

LES CONTES

DE

TANTE JUDITH

PAR

MADAME GATTY

ADAPTÉS PAR

P.-J. STAHL ET WILLIAM HUGHES

LES PETITES VICTIMES. — LES MAUVAISES HERBES
LE JEU DE MADAME ET DE LA CUISINIÈRE



ILLUSTRATIONS DE FRÆLICH

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{IE}, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

R
GAT

218913

COLLECTION HETZEL



LES CONTES

DE

TANTE JUDITH

PAR

MADAME GATTY

ADAPTÉS PAR

P.-J. STAHL ET WILLIAM HUGHES

LES PETITES VICTIMES. — LES MAUVAISES HERBES
LE JEU DE MADAME ET DE LA CUISINIÈRE



ILLUSTRATIONS DE FRÉLICH

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{IE}, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

PRÉFACE

Nous n'avons pas à faire l'apologie de ce recueil de contes. Les deux noms inscrits sur le titre suffisent amplement à le recommander. Qui ne connaît P.-J. Stahl-Hetzel ? Qui n'est plus ou moins au courant de sa double carrière d'écrivain et d'éditeur si brillamment poursuivie durant plusieurs générations ? Aux éloges unanimes dont a été l'objet ce conteur exquis, ce spirituel humoriste, cet aimable et délicat moraliste, c'est, pourra-t-il sembler, ajouter peu de chose que de dire qu'il fut aussi le plus ingénieux le plus habile des adaptateurs. Ce n'est pas rien cependant. Pour réussir un pareil travail, surtout quand il s'applique à des œuvres destinées à la jeunesse, il faut, outre la connaissance intime du nouveau public auquel on veut les offrir, des qualités de pénétration et d'assimilation qui ne sont pas le fait de tous les littérateurs. P.-J. Stahl y était passé maître. Combien de productions étrangères a-t-il ainsi reprises, transformées, en faisant, en quelque sorte, des livres nouveaux, qu'il savait approprier à ses lecteurs français, sans en altérer la saveur indigène ! Parfois il n'empruntait que les incidents principaux des récits, ou même que les sujets, pour les traiter à sa propre façon ; mais ceci touche à la composition originale. Telle ne pouvait pas être sa manière de procéder à l'égard des Contes de la Tante Judith. A part quelques légères retouches, il n'avait rien à y modifier, mais seulement à les revêtir de son style alerte et limpide, bien à lui. On sait quelle réputation l'auteur, M^{me} Alfred Gatty s'est acquise

en Angleterre par ses ouvrages d'éducation, contes, nouvelles, apologues, d'invention très particulière et du sentiment le plus pur. Si mérité qu'ait été le succès de ces diverses productions, la faveur qu'elles ont rencontrée près d'un juge aussi autorisé que P.-J. Stahl n'en a pas été une médiocre confirmation. Nombre d'entre elles, insérées dans le Magasin d'Éducation et de Récréation, témoignent ainsi de l'estime que faisait de leur valeur morale et littéraire l'éminent directeur de ce recueil. Entre lui et l'auteur anglais on pourrait noter, d'ailleurs, certaines analogies, certains rapports de conception et de vues, sous réserve, bien entendu, de l'importance des œuvres respectives. C'est en raison de cette affinité et en souvenir de la sympathie qui en résultait que M. Hetzel, le directeur actuel, a voulu donner place à M^{me} Gatty dans la Petite Bibliothèque blanche où figure au premier rang son collaborateur, en compagnie d'autres célébrités. Et, certes, parmi les jeunes clients et assidus lecteurs de ladite Bibliothèque il n'y en aura aucun à qui n'agrée l'adjonction des Contes de la tante Judith. Comme dans tous les volumes antérieurs, ils y trouveront Éducation et Récréation réunies se prêtant mutuellement appui.

LES ÉDITEURS.



LES PETITES VICTIMES

OU LES PETITES MISÈRES DE LA VIE ENFANTINE

Il n'est pas au monde un spectacle plus charmant que celui de la fille aînée d'une nombreuse famille en train d'amuser « les petits », et leur devenant ainsi une seconde petite maman.

Maman, la vraie, aurait-elle osé s'installer dans un fauteuil et se permettre cette confortable sieste, nécessaire cependant à sa santé, si personne n'eût été là pour s'occuper des enfants ? Non, certes, mais elle venait d'entendre numéro 8 (quand on a huit enfants, il est

prudent de donner à chacun son numéro) prier la sœur aînée, une belle et charmante jeune fille de seize ans que ses petits frères et ses petites sœurs avaient pris l'habitude de nommer tante Judith, de leur conter une histoire, — requête à laquelle tante Judith avait répondu par un signe de tête affirmatif. Sur ce, maman avait fermé les yeux et s'était disposée à sommeiller, certaine que rien ne troublerait la tranquillité de la maison pendant que sa fille improviserait un de ces contes amusants qui se terminaient toujours par un renseignement inattendu ou un bon conseil.

Donc, maman s'était endormie d'un côté de la cheminée, tandis que de l'autre papa lisait son journal, lorsque tante Judith et numéro 8 quittèrent sans bruit le salon pour se diriger vers la grande salle à manger à rideaux rouges. La première s'assit pour réfléchir à son histoire et l'autre courut prévenir « tous les petits ».

Cinq minutes après, un bruit de pas retentit le long des couloirs, puis dans l'escalier. On fit irruption dans la salle à manger, où l'on s'empressa de s'établir autour du feu devant lequel tante Judith était assise.

Les petits se présentaient en nombre et le visage rayonnant. Je n'ose pas trop vous dire combien il y en avait. Tante Judith les invita à prendre des sièges sans se bousculer. Cet ordre ne fut pas exécuté à la lettre, car chacun voulut se placer à côté de la conteuse, de sorte que les auditeurs se poussèrent et se querellèrent un peu.

TANTE JUDITH LES INVITA A PRENDRE DES SIÈGES. (Page 11.)



Enfin, le cercle fut formé. La flamme joyeuse du foyer dansait du parquet au plafond, éclairant bien des tresses

blondes. Tante Judith jeta un coup d'œil sur le groupe. Au point de vue artistique, l'ensemble du tableau obtint son approbation, mais certains détails lui déplurent.

« Numéro 6 et Numéro 7, s'écria-t-elle, lorsqu'on désire écouter une histoire, on arrive dans une tenue convenable, — permettez-moi de vous faire remarquer que vous avez les mains sales. »

Numéro 6 baissa la tête. Numéro 7 voulut parlementer. Il y avait si peu de temps qu'il s'était lavé les mains, et depuis il avait seulement joué aux billes sur le tapis. Les grandes personnes ne se lavent pas les mains à chaque minute, — cela lui paraissait fort dur.

Tante Judith, douée d'un esprit très logique, se hâta d'expliquer aux petits en général et aux numéros 6 et 7 en particulier, que le moment de se laver les mains revient chaque fois qu'on a les mains sales, les eût-on retiré de l'eau cinq minutes auparavant. Telle est, du moins, affirmait-elle, la coutume qui règne en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, en Italie et dans la plupart des pays civilisés. Un sauvage pouvait seul songer à se révolter contre une habitude aussi respectable. Elle insista donc pour que numéros 6 et 7 remontassent à leur chambre afin de procéder aux ablutions indispensables, sans quoi on les renverrait, et il n'y aurait pas d'histoire pour eux.

Ce soir là, numéros 6 et 7 se montraient moins dociles qu'à l'ordinaire. A vrai dire, ainsi qu'il arrive de temps à autre dans les maisons les mieux ordonnées, tout semblait aller de travers depuis le matin. C'était une froide, sombre et pluvieuse journée du mois de novembre. Impossible de se promener, même dans le jardin. Les grandes personnes avaient été énervées et les enfants avaient pleuré sans rime ni raison. Pour comble de malheur, c'était un samedi. On nettoyait et on récurait dans tous les coins ; dans les couloirs résonnait le bruit des brosses et le grincement du grès contre les dalles. Les servantes, en pareille occasion, ne souffraient pas que l'on jouât au loup sur l'escalier ou

dans les corridors. Maman, en bonne ménagère, avait passé l'après-midi à examiner ses comptes, cherchant le moyen de diminuer les dépenses de la maison. Par-dessus le marché, le samedi étant un jour de demi-congé, les petits, pour employer leur expression, n'avaient rien à faire.

ON PARVINT A DÉCIDER LES RÉCALCITRANTS A MONTER.
(Page 15.)



Aussi, numéros 6 et 7, déjà agacés par la pluie et par les autres contre-temps de la journée, témoignèrent-ils un peu

de mauvaise humeur lorsqu'il fut question d'aller se laver les mains. Tante Judith demeura inexorable et le reste de l'auditoire commença bientôt à s'impatienter du retard que causait la discussion. Enfin, grâce aux cajoleries et aux menaces d'exclusion, on parvint à décider les récalcitrants à monter chez eux afin de rendre à leurs menottes peu présentables cette nuance rose qui prouve qu'elles n'ont pas, tout récemment, ramoné une cheminée. Je regrette d'avoir à ajouter qu'en s'éloignant numéros 6 et 7 répétèrent d'un ton larmoyant que « c'était trop dur ».

Lorsqu'ils eurent disparu, tante Judith pria les autres de ne point parler, et il s'ensuivit un moment de silence. Les plus jeunes conclurent évidemment que la conteuse profitait de l'intervalle pour composer son histoire, car ils la regardaient de toute leur force, comme pour découvrir de quelle façon elle s'y prenait.

La pluie frappait les vitres avec violence, et le vent, qui pénétrait à travers les interstices des solives, agitait les rideaux rouges. Il y avait quelque chose d'attristant dans les bruits qui arrivaient du dehors et quelque chose de très bizarre dans les nuances variables que la flamme vacillante du foyer prêtait aux rideaux dont les plis se gonflaient ou s'affaissaient tour à tour. Plusieurs des enfants en firent la remarque ; mais personne n'ouvrit la bouche jusqu'à ce qu'un bruit de galop eut annoncé le retour de numéro 6 et de numéro 7. Alors seulement une petite fille se permit de dire tout bas : « Je serais très fâchée d'être dehors, au milieu du vent et de la pluie, » et son voisin répliqua : « Qui donc serait assez bête pour sortir au milieu du vent et de la pluie ? Personne, naturellement. »

Sur ces entrefaites, numéros 6 et 7 rentrèrent et prirent place sur deux petites chaises, après avoir montré à tante Judith deux paires de mains irréprochables. Tante Judith, sans se formaliser de l'air de dignité offensée avec laquelle les nouveaux venus s'étaient soumis à cette inspection, se

tourna de manière à faire face à son auditoire et commença son récit.

« Il y avait une fois huit petites victimes qui se trouvaient enfermées dans une maison où elles étaient surveillées nuit et jour par plusieurs grands gardiens. Ces pauvres victimes ne pouvaient donc jamais agir comme bon leur semblait...

— Ton histoire ne sera pas trop triste, n'est-ce pas, tante Judith ? interrompit numéro 8, qui commençait à trembler.

— Tu as tort de t'effrayer, Numéro 8, répliqua tante Judith ; mes histoires finissent toujours bien.

— Tant mieux, reprit numéro 8 avec un sourire de satisfaction, en posant l'une après l'autre ses mains grassouillettes sur ses genoux. Continue, s'il vous plaît.



— Est-ce que la maison était une prison ? demanda numéro 7.

— Cela dépend de l'idée que tu te fais d'une prison, répondit tante Judith.

— Oh ! une prison, c'est un endroit avec des murs tout autour, où l'on ferme les portes pour empêcher les gens de sortir quand cela leur plaît.

— Très bien. Dans ce cas, je crois que nous pouvons donner le nom de prison à la demeure de nos petites victimes ; car c'était un endroit avec des murs tout autour, et, que les portes fussent fermées ou non, on ne laissait pas sortir les victimes quand cela leur plaisait.

— Pauvres victimes ! murmura numéro 8 ; mais il se consola en se rappelant que l'histoire finirait bien.

— Tante Judith, avant de continuer, dis-nous ce que c'est qu'une victime. Est-ce une fée ou quoi ? Moi je ne sais pas du tout. »

Cette question venait de numéro 5 qui réfléchissait un peu plus que ses compagnons et se montrait parfois disposé à entraver la marche du récit afin d'obtenir un renseignement.

Numéro 6, pressé d'entendre la suite, donna un coup de coude à numéro 5 pour l'engager à se tenir tranquille ; mais tante Judith déclara qu'elle n'aimait pas à raconter des histoires à des personnes qui ne se souciaient pas de la comprendre.

« Les anciens, reprit-elle, appelaient victimes l'animal qu'ils offraient en sacrifice à la suite d'une victoire et en d'autres occasions. Vous savez ce que c'est qu'un sacrifice, car vous connaissez l'histoire d'Abel offrant à Dieu les premiers-nés de son troupeau... »

Les enfants firent un signe de tête affirmatif et tante Judith poursuivit :

« Les chrétiens ont cessé de célébrer des sacrifices de ce genre ; — par conséquent, on ne voit plus parmi nous de victimes proprement dites. Seulement, nous avons conservé le mot, et nous nommons victime toute créature qui est maltraitée, blessée ou tuée par une autre. Par exemple, si

l'un de vous tourmentait beaucoup le chat, on pourrait dire que la pauvre bête est la victime de votre cruauté. De même, les huit infortunés dont je vous parle étaient les victimes des caprices et des cruels préjugés de ceux qui les gardaient.

« Avant d'aller plus loin, j'ai une recommandation à vous adresser : chaque fois que je raconterai quelque chose de triste sur le compte de ces petites victimes, vous vous mettrez à gémir tous à la fois. Gémissons, s'il vous plaît, maintenant que vous comprenez ce que c'est qu'une victime. »

Tante Judith leva le bras, et à ce signal l'auditoire gémit à l'unisson, l'exemple étant donné par numéros 3 et 4 qui, il faut l'avouer, ne s'acquittèrent pas de leur tâche avec la tristesse désirable. Vous auriez de la peine à croire combien ce gémissement les soulagea ; il suffit pour chasser le souvenir des nombreux ennuis de la journée. Du moins, je le suppose, car à peine eut-on gémi, que chacun se mit à sourire.

Alors tante Judith reprit :

« Quoique j'aie promis de ne pas vous arracher trop de larmes, il faut que je vous raconte les misères que mes victimes avaient à souffrir dans le cours d'une seule journée, et vous jugerez si elles étaient à plaindre. Je commencerai par la dernière de ces misères parce qu'elle leur semblait la plus terrible et se renouvelait avec une régularité déplorable. Figurez-vous que tous les soirs, vers huit heures, on les condamnait à aller se coucher. Peut-être cela vous étonnera-t-il d'apprendre que les petites victimes se regardaient comme très malheureuses parce qu'on les obligeait à se reposer ; mais je vais vous expliquer de quelle façon les choses se passaient.

« La nuit, quand les portes extérieures de la prison étaient bien fermées, de manière que personne ne pût s'échapper, on allait chercher les petites victimes dans la chambre qu'elles occupaient au troisième étage pour les

amener en bas, dans un salon où quelques-uns de leurs gardiens se tenaient d'habitude. En hiver, un bon feu flambait dans la cheminée ; sur la table brillait une belle lampe qui répandait une clarté si agréable, que le cœur des pauvres victimes tressaillait d'aise en entrant dans cette salle si gaie.

QUELQUE FOIS, IL Y AVAIT LÀ DEUX OU TROIS VISITEURS.
(Page 23).



« Quelquefois, il y avait là deux ou trois visiteurs qui prenaient mes victimes sur leurs genoux et leur disaient

une foule de choses intéressantes. Ou bien, on donnait aux victimes des livres d'images et l'on organisait des jeux pour les amuser. Ou bien, les gardiens eux-mêmes embrassaient les petites victimes et leur prodiguaient les paroles les plus tendres, — ils avaient vraiment l'air de les aimer. Cela paraît charmant, n'est-ce pas ? Et en effet, c'eût été charmant, si les gardiens avaient consenti à ce que la séance durât toujours. Mais c'était justement la seule chose à laquelle ils ne voulaient jamais, jamais consentir. Donc, si bien que les petites victimes se fussent amusées, elles finissaient toujours par s'attrister.

« Comment en aurait-il été autrement ? Au plus beau moment, on était sûr d'entendre un horrible signal ! Une des vilaines gardiennes d'en haut frappait à la porte pour réclamer les petites victimes. Elle tenait absolument à les fourrer dans un lit bien chaud. Entraîner ainsi des jeunes personnes qui ne pensaient qu'à s'amuser, quelle cruauté !

« Ah ! si une seule des victimes eût eu sommeil, si une seule d'entre elles se fût sentie fatiguée ! Mais pas du tout ! Les pauvres petites ne savaient pas ce que c'était que la fatigue en pareille circonstance, et il fallait presque les emporter de force, avant que la plus jeune éprouvât la moindre envie de se coucher.

Habituellement, dès que le signal en question se faisait entendre, les victimes commençaient à pleurer, à déclarer que ça leur semblait très dur. Elles n'avaient pas besoin de dormir, disaient-elles. Un soir, une d'elles alla jusqu'à prétendre qu'elle ne pouvait pas dormir. Mais toute résistance était vaine. Les petites victimes auraient eu autant de chance d'attendrir un rocher que de toucher le cœur endurci de leurs gardiens.

« Ah ça ! s'écria tante Judith, qui interrompit brusquement son récit, il me semble que vous devriez profiter de l'occasion pour témoigner la sympathie que vous inspirent les souffrances des malheureuses victimes. Pourquoi ne gémissiez-vous pas ? »

L'auditoire poussa un gémissement d'une faiblesse unanime. Tante Judith hocha la tête.

« Voilà un sentiment qui ne me paraît guère venir du cœur, dit-elle. Ne pensez-vous pas que, si vous essayiez, vous pourriez gémir plus fort à l'idée d'une pareille misère ? »

Ils essayèrent et réussirent un peu mieux que la première fois ; mais ils échangèrent aussitôt des regards furtifs.

« Est-ce que les lits des petites victimes étaient bien durs, tante Judith ? demanda numéro 8, d'une voix plaintive.

CHACUNE DEMANDAIT A ÊTRE COUCHÉE LA PREMIERE.
(Page 28.)



— Pas du tout. Ces lits se dressaient au-dessus du niveau du sol, sur quatre pieds très joliment tournés, de sorte que les dormeurs s’y trouvaient à l’abri des courants d’air qui passent sous les portes les mieux closes. Sur un châssis

traversé par des sangles on avait placé des sacs épais rembourrés d'une substance molle et élastique. Je me figure qu'on devait y dormir fort à l'aise. Les lits avaient la forme d'un carré long ou d'un parallélogramme rectangulaire. Je vous engage à vous rappeler ces mots-là ; car il est assez amusant, lorsqu'on va se coucher, de songer que l'on s'endort sur un parallélogramme. »

Numéros 3 et 4 éclatèrent de rire, tandis que les auditeurs moins âgés ouvraient de grands yeux.

« Pour ma part, continua tante Judith, je trouve qu'il est bon d'examiner les objets dont on se sert constamment et de s'expliquer pourquoi ils sont faits de telle ou telle façon. Il existe beaucoup de choses utiles auxquelles on s'habitue au point de n'en apprécier la valeur que le jour où on les perd, et c'est vraiment dommage.

« Sur les sacs rembourrés qui garnissaient le parallélogramme et que l'on nomme matelas, s'étendait une couverture moelleuse, et par-dessus la couverture deux draps blancs, puis d'autres couvertures cachées sous une jolie courteline.

« Or, c'est entre les deux draps que l'on déposait les petites victimes, et vous vous imaginez si elles devaient être contentes ! Elles avaient beau se plaindre, leurs gardiens ne leur permettaient pas de passer une seule nuit ailleurs que dans ces nids confortables. C'était bien dur !

« Mais je ne vous ai pas encore raconté la moitié des tourments qui les attendaient à heure fixe. En pénétrant dans leur dortoir, les petites victimes apercevaient, à travers leurs larmes, un énorme et vilain baquet rond en métal bien brillant, plein d'eau tiède, et à côté de beaucoup de cuvettes un tas de serviettes qui chauffaient sur le garde-feu. C'est pour cela qu'on les arrachait aux joies du salon ! Alors commençait pour elles un nouveau supplice. Soit par suite de l'effort qu'il leur avait fallu faire pour monter d'un étage à l'autre, soit à cause du chagrin qu'elles ressentaient, elles découvraient tout à coup

qu'elles tombaient de fatigue. Chacune d'elles voulait se dispenser d'approcher de l'odieux baquet. « A quoi
« bon ces ablutions, s'écriaient-elles, nous ne sommes pas des canards » Chacune demandait à être couchée la première. En vain elles suppliaient, en vain elles se remettaient à pleurer. Leur cruelle geôlière fermait l'oreille ; l'épreuve du baquet lui semblait toujours indispensable et elle déclarait qu'il était impossible de coucher tout le monde à la fois. Je vous laisse à deviner les ennuis de celles qui se voyaient condamnées à bâiller devant le feu tandis qu'on déshabillait les autres. Vous figurez-vous leurs grimaces ? »

Tante Judith se tut un moment ; mais sa question demeura sans réponse.

« Quoi, personne ne gémit ? reprit-elle. Il faut donc que je gémissse moi-même ? »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Tante Judith poussa même un gémissement si étrange que deux ou trois des auditeurs se retournèrent du côté des rideaux rouges, afin de se convaincre que le bruit ne partait pas de là.

« Je n'ai plus rien à dire sur cette misère-là, continua tante Judith, car les petites victimes dormaient comme des marmottes et se réveillaient rarement avant le jour. Par malheur, le matin amenait une nouvelle misère. Après avoir passé une bonne nuit, elles se trouvaient si bien dans leur lit qu'elles se résignaient à y rester. Mais il leur fallait se lever, bon gré, mal gré. Pauvres, pauvres victimes ! le soir, quand elles tenaient à s'amuser, on les emmenait se coucher ; puis le matin, lorsqu'elles ne demandaient qu'à demeurer au lit, on les habillait ! Certes, pour employer leurs expressions favorites, cela devait sembler dur, très dur. Il va sans dire que c'était là un supplice d'hiver, quand on frissonnait rien qu'à l'idée de quitter un lit bien chaud pour affronter le froid. Il se passait alors des scènes épouvantables, je vous assure. Parfois les misérables victimes s'obstinaient à greloter sur le parquet, pleurant

sur leurs souliers et leurs chaussettes, au lieu de prendre leur courage à deux mains. Loin de les plaindre, la gardienne d'en haut, — un être sans cœur, — leur adressait des remontrances.

« Allons, Mademoiselle Une Telle, disait-elle, ne vous abîmez pas les yeux. Dépêchez-vous, s'il vous plaît ; il y a un bon feu et une bonne tasse de lait chaud qui vous attendent, si vous voulez seulement vous presser un peu. »

« Se presser ! Quelle cruauté ! Cela signifiait qu'il fallait se débarbouiller et se laisser habiller avant de pouvoir avaler une gorgée de lait !

« Mais je n'ai pas besoin de faire ressortir la dureté de ces gardiennes. Un jour l'une d'elles alla jusqu'à dire :

« Si vous saviez ce que c'est que de manquer de feu et de déjeuner, vous auriez bientôt fini de murmurer pour rien. »

« Pour rien ! N'est-ce donc rien que d'abandonner un lit bien chaud par une froide matinée d'hiver et d'être tenu de se vêtir avant de pouvoir déjeuner ?

« Allons, poursuivit tante Judith après avoir attendu quelques secondes pour voir si quelqu'un gémirait, je suis persuadée que cette misère-là vous touche autant que l'autre, quoique vous n'ayez pas gémi, ainsi que je m'y attendais... En été, malgré l'absence du froid, la misère matinale n'en existait pas moins, mais sous une autre forme. Les malheureuses victimes, si bien éveillées qu'elles fussent, ne pouvaient quitter leur dortoir avant que la salle voisine eût été balayée et époussetée ; elles restaient donc souvent là pendant plus d'une demi-heure, sans qu'on leur permît d'aller courir au milieu de la poussière. Privées de ce divertissement, elles n'avaient rien de mieux à faire que de se disputer, et je vous réponds qu'elles se vengeaient joliment de leurs gardiennes, qui ne savaient plus de quel côté se retourner, obligées d'aller sans cesse d'une victime à l'autre afin de rétablir l'ordre. Il est probable que cela consolait un peu les victimes ; mais elles n'y gagnaient que

de se lever plus tard qu'elles ne l'auraient fait si elles s'étaient tenues tranquilles.



« Comme le temps me manque pour tout raconter, je passerai rapidement sur le déjeuner, bien que les gardiennes gâtassent tout le charme de ce repas en empêchant les convives de répandre le contenu de leurs tasses sur la table ou sur le parquet, en répétant qu'il ne fallait ni poser les deux coudes sur la nappe, ni tremper ses doigts dans le lait de son voisin, ni se renverser sur une

chaise, — bref, on interdisait une foule de choses plaisantes qui amusent extrêmement la plupart des petites victimes.

« C'était un triste spectacle, ainsi que vous pouvez l'imaginer, que de voir des êtres raisonnables obligés de manger en paix un excellent déjeuner qui leur aurait paru beaucoup meilleur s'ils eussent été libres de l'avalier à leur manière et d'abîmer tout ce qui se trouvait à leur portée.

« J'arrive maintenant à la grande misère de la journée, c'est-à-dire à l'heure des leçons.



« Vous saurez que mes petites victimes ressemblaient, sous un certain rapport, aux agneaux et aux jeunes chats, — elles aimaient avant tout à courir et à jouer. Jugez donc de ce qu'elles souffraient lorsqu'on les rangeait sur des chaises autour d'une table, en face d'un livre rempli de petites machines noires nommées lettres et qu'elles ne devaient pas quitter des yeux avant d'avoir appris par cœur tel ou tel nombre de lignes. Apprendre par cœur leur

paraissait une expression mal trouvée, vu qu'elles n'avaient pas du tout le cœur à la besogne.

« Tom Brown, le fils du forgeron, n'apprend jamais de leçon ! s'écria un jour une des victimes en s'adressant à son professeur de piano. Pourquoi donc m'en fait-on apprendre, à moi ? Chaque fois que je le rencontre, il est en train de jouer à la toupie ou de bâtir des châteaux avec des écailles d'huître. Il s'amuse du matin au soir et je voudrais être à sa place. »

« Pauvre victime ! Elle ne se doutait guère du long discours que lui attirerait cette sage remarque. Je me dispense de vous répéter les paroles du professeur qui, du reste, se résuma en disant que dans dix ans la petite victime se regarderait comme très heureuse d'avoir appris autre chose que l'art de bâtir des châteaux avec des écailles d'huître. Oui, dans vingt ans, et même dans dix ans, cela lui servirait ; mais pour le moment, c'était fort ennuyeux. La petite victime, qui raisonnait à sa façon, murmura :

« Cela m'est égal d'être contente dans dix ans, je voudrais m'amuser aujourd'hui ! »

« Le professeur ne trouva rien à répondre à cet argument ; il se contenta d'ordonner à la petite victime d'achever le devoir commencé, sous peine d'être privée de récréation.

« Voyez ce que c'est que l'ignorance ! poursuivit tante Judith. Cette petite victime s'imaginait tout bonnement que l'on peut passer sa vie à jouer aux billes. Aujourd'hui, elle sait que plus on s'instruit, moins on risque de s'ennuyer plus tard ; mais, puisque nous avons résolu de plaindre nos petites victimes, gémissons sur les leçons qu'il leur fallait apprendre. »

Les auditeurs, cette fois, laissèrent échapper un gémissement des plus lugubres. Cependant on eût dit, à en juger par l'expression de leurs visages, que l'histoire ne leur semblait plus si drôle. A quoi donc songeaient-ils ?

« Vous serez probablement très surpris, continua tante Judith, de m'entendre parler du dîner comme d'une autre misère que les petites victimes avaient à subir tous les jours.

— On leur donnait de mauvaises choses à manger, tante Judith ? demanda numéro 8, d'une voix attendrie.

— Et on ne leur en donnait pas assez, suggéra numéro 5.

— N'oublie pas que tu as promis que l'histoire ne serait pas trop triste, ajouta numéro 6.

— Et je tiendrai ma parole, soyez tranquilles. On servait d'excellents plats aux petites victimes et tout le monde en avait une quantité suffisante. Mais... »

Tante Judith s'arrêta court et regarda ses auditeurs.

« Mais quoi, tante Judith ? Dites vite ! s'écria numéro 8.

— Mais... on les obligeait à attendre entre chaque service. »

Tante Judith s'arrêta de nouveau. Les petits s'agitèrent sur leurs sièges. Quelques-uns d'entre eux se mirent à contempler le feu, tandis que les autres échangeaient un regard tant soit peu embarrassé.

« Il y a des petits garçons et même des petites filles qui ne savent pas au juste ce que signifie le mot service, appliqué à un dîner, reprit tante Judith.

— Moi, je ne sais pas, interrompit numéro 8 d'un ton froissé, comme si on venait de lui adresser une injure personnelle.

— Ah, tu crois ? Tu ne connais pas le mot, c'est possible, mais tu connais très bien la chose, numéro 8, On appelle service les différentes sortes de mets que l'on place sur la table durant le dîner et qui se succèdent jusqu'à la fin du repas. Par exemple, quand vous avez commencé par une bonne purée aux croûtons, ainsi que cela vous arrive quelquefois, vous trouvez tout simple de voir remplacer la soupière vide par un plat de poisson ou par un plat de viande flanqué de légumes, n'est-il pas vrai ? »

Les auditeurs répondirent par un signe de tête affirmatif.

« Et dès qu'on enlève le rôti ou plutôt ce qui reste du pauvre rôti, vous attendez avec impatience un plat sucré, l'arrivée d'un pudding ? »

Cette question provoqua un second hochement de tête accompagné d'un sourire approbateur.

« Puis, après le pudding, vous seriez bien étonnés si l'on n'apportait pas du fromage, des fruits, et coëtera ? »

— Avec des biscuits, ajouta numéro 6.

— Avec beaucoup de biscuits, si tu y tiens. Le dîner dont je viens de parler se composerait de quatre services, représentés par la soupe, le rôti, le pudding et le dessert. Or, mes malheureuses victimes se voyaient condamnées à attendre et à se croiser les bras entre chaque service... Je suis sûre que cette misère vous attendrit... Quelquefois elles avaient à attendre plusieurs minutes, sans autre ressource que de se pencher sur leur chaise au risque de tomber en arrière sur le parquet ou de se casser le nez sur leur assiette ! Leurs méchants gardiens ne les plaignaient pas le moins du monde. Si par hasard les pauvres petites s'avisaient d'ôter une toupie de leur poche, ou de se donner des coups de poing, ou de se tirer par les cheveux, ou de jeter du sel dans la timbale de leur voisine, ou de se fusiller avec des boulettes de mie de pain, ou de se livrer à quelque autre joli divertissement, ces vilains gardiens intervenaient aussitôt et mettaient fin aux jeux par un « Tenez-vous tranquille, Henriette », ou un « Ne tourmentez pas votre sœur, M. Philippe. » Enfin, je ne puis que répéter ce que disaient les petites victimes : « C'était bien dur. » Sur ce, nous allons gémir comme il convient sur cette misère-là. »

Les auditeurs s'empressèrent d'obéir, mais avec peu d'entrain.

« Je vous ai dit, je crois, reprit tante Judith, que les gardiens ne prêtaient aucune attention aux souffrances des petites victimes ; je me rappelle pourtant qu'un jour certaine vieille dame, qui dînait par hasard dans la prison, parut fort touchée de tout ce que les jeunes convives

avaient à endurer. Elle eut la bonté de leur donner une jolie énigme à résoudre afin de les occuper jusqu'à l'arrivée du dessert. Devinez un peu la question embarrassante qu'elle leur posa, sous prétexte de les amuser ? Elle leur demanda : « Lequel des deux vous semble le plus
« dur : avoir à attendre son dîner ou n'avoir pas de
« dîner à attendre ? »

« Je me figure que tout le monde n'aurait pas compris ce que cela voulait dire, si la dame ne s'était pas expliquée plus clairement ; car les petites victimes n'avaient jamais eu à se passer de manger, et ne se rendaient pas compte de ce que l'on éprouve lorsqu'on n'a pas de dîner à attendre. Mais la dame leur décrit de son mieux cette misère, qui est une vraie misère. Elle leur raconta que Tom Brown (le fils-du forgeron dont quelques petits personnages irréfléchis enviaient le sort, parce qu'il n'apprenait pas de leçons) dînait d'une pomme de terre ou d'une tranche de pain sec qu'il obtenait après avoir frappé à plusieurs portes. Personne ne le tracassait en lui commandant de s'asseoir de telle ou telle façon ; il mangeait même debout sans qu'on le grondât. N'était-ce pas là un heureux gamin ? demanda la dame. Il mordait dans un morceau de pain sec comme bon lui semblait, et si la faim le tourmentait encore après son maigre repas, il pouvait du moins se remettre à courir dans les rues sans avoir l'ennui d'attendre un second service.



« A vrai dire, continua tante Judith, les victimes ne savaient trop que penser du bonheur de Tom Brown ; mais comme le rôti fit son apparition au moment où elles n'y songeaient plus, il n'en fallait pas davantage pour les distraire. Lorsque tout le monde eût été servi, on s'aperçut qu'une des victimes ne mangeait pas. Elle se tenait la tête penchée sur son assiette, et ses joues devenaient de plus en plus rouges. Enfin, quelqu'un lui demanda ce qu'elle avait. Là-dessus, elle répondit en sanglotant qu'elle aimerait beaucoup mieux qu'on portât le dîner à Tom Brown.

— C'était une bonne petite victime, pas vrai, tante Judith ? demanda numéro 8.

— Mais qu'est-ce que les gardiens ont dit à cela ? interrompit numéro 5 avec une vive inquiétude.

— Oh ! l'affaire fut bientôt arrangée, répliqua tante Judith. On convint que le dîner serait envoyé à Tom Brown, ce qui rendit la petite victime si heureuse qu'elle se mit à sauter de joie...

— Sur sa chaise ?

— Oui, sur sa chaise, Numéro 8 ; mais elle ne tomba pas... Alors la dame déclara qu'elle espérait que dorénavant les victimes ne se mettraient jamais à table sans se poser la drôle de question qu'elle leur avait adressée. « Cela vous apprendra à être reconnaissantes, leur dit-elle, et soyez persuadées qu'il n'est personne au monde de plus malheureux qu'un ingrat. »



— Tu n’as pas besoin de nous en dire davantage, tante Judith ! s’écria vivement numéro 6. Je vois bien que c’est nous qui sommes les petites victimes. Mais nous n’avons pas l’intention d’être ingrates à propos des lits, du dîner et du reste, — tu ne crois pas cela, n’est-ce pas ? »

Numéro 6 prononça cette question avec un sérieux et une tristesse qui chagrinèrent tante Judith ; car elle savait qu’il n’est pas bon d’exagérer les fautes des enfants. Elle prit donc numéro 6 sur ses genoux et déclara qu’elle n’avait jamais songé à l’accuser d’un si vilain défaut que l’ingratitude.

« Sans cela, ajouta-t-elle, je n’aurais pas eu envie de rire, et je n’aurais pas tourné en ridicule vos petites façons d’agir, même dans l’espoir de vous en corriger. »

Cette assurance consola un peu numéro 6, qui resta cependant la tête appuyée sur l’épaule de tante Judith et conserva un air assez rêveur.

« Je voudrais bien savoir ce qui rend les enfants si ennuyeux, dit numéro 5, qui s’efforçait d’envisager la question au point de vue abstrait, comme si elle ne le regardait pas le moins du monde.

— L’étourderie, pas autre chose, répliqua tante Judith en souriant. J’ai plus d’une fois entendu dire à maman qu’on ne saurait reprocher aux petits d’être ingrats, quand ils ne pensent pas au bien-être dont ils jouissent, attendu que ce bien-être, — le dîner, le lit et le reste, — leur paraît arriver tout naturellement, comme l’air et les rayons de soleil.

— Vraiment ? s’écria numéro 6 d’une voix réjouie, maman dit cela ?

— Oui, mais chacun de nous apprend peu à peu à réfléchir, et alors nous reconnaissons que le bien-être qui nous entoure ne vient pas tout seul, il y a quelqu’un qui nous le procure. L’air même et la clarté du jour sont des bienfaits dont il faut remercier Dieu qui nous les envoie. Vous voyez donc que nous devons apprendre la reconnaissance comme nous apprenons autre chose. Selon

maman, c'est là une leçon qui ne finit jamais, même pour les grandes personnes. Maintenant, Numéro 6, tu comprends que tu n'étais pas... pardon ! je veux dire que les petites victimes n'étaient pas ingrates, — elles ne réfléchissaient pas, voilà tout. La dame dont j'ai parlé contribua à les rendre un peu moins étourdies et fut une sorte de tante Judith pour elles ; car cette dame leur expliqua les choses d'une façon si amusante, que les victimes commencèrent à penser, et dès lors elles ne furent plus ingrates.

« Mais je m'aperçois que ce méchant numéro 6 a coupé le fil de mon histoire, et j'ai bien peur de n'avoir pas le temps de la terminer.

« Je ne vous ai pas raconté la moitié des misères de la prison. Par exemple, on veillait beaucoup sur les petites victimes. Lorsqu'il faisait beau, elles étaient condamnées à jouer en plein air, dans un joli jardin, et quand il pleuvait, on les empêchait de sortir, tout bonnement parce que ces vilains gardiens trouvaient qu'il vaut mieux s'amuser un peu moins que de s'exposer à tomber malade ! Et puis, ajouta tante Judith en élevant la voix comme pour impressionner plus vivement son auditoire,... je frémis rien que d'y songer !... on forçait les malheureuses victimes à se frotter les menottes avec de l'eau et du savon, chaque fois qu'elles se salissaient les mains, ne fût-ce qu'en jouant aux billes sur un tapis. Cela semblait si dur, si dur, aux pauvres victimes que... »

A cet endroit de l'histoire une petite main se posa sur la bouche de tante Judith et une petite voix s'écria : « Assez, tante Judith, assez ! » Sur ce, les autres répétèrent en chœur : « Assez, assez ! »

Tout d'un coup, au milieu du vacarme, on entendit retentir de l'autre côté de la porte l'odieux signal qui annonçait que l'heure du repos avait sonné.

Cet appel on ne le connaissait que trop bien ; mais ce soir-là il produisit un effet inusité. D'abord il se fit un

profond silence qui dura quelques secondes, puis les petits échangèrent des regards d'intelligence. Enfin un sourire involontaire illumina plusieurs jeunes visages, au lieu de se révolter, on se contenta de dire très tranquillement : « Bonsoir, chère tante Judith. »



— Ah ! si les victimes étaient là pour voir comment vous vous résignez à la misère qui consiste à s'étendre sur un bon lit, je suis sûre qu'elles profiteraient de la leçon, s'écria tante Judith avec un sourire malicieux.

— Oui, oui, nous savons ! répliqua numéro 8 qui, étant le plus jeune de la famille, abusait parfois de cet avantage.

Tante Judith conduisit ensuite toute la bande dans le salon afin de souhaiter le bonsoir à papa et à maman. Il est

certain que lorsque la porte s'ouvrit, lorsque les visiteurs se rappelèrent qu'ils n'avaient que quelques minutes à passer dans cette chambre si confortable et si bien éclairée, ils se sentirent tentés de se regarder comme des victimes. Mais ils ne laissèrent échapper aucune plainte. Maman, qui était tout à fait réveillée, entendit répéter, en abrégé et avec de légères variantes, l'histoire des petits prisonniers ; on lui raconta le chagrin qu'avait ressenti numéro 6 en pensant qu'il s'était montré ingrat, et elle approuva fort les explications données par tante Judith au sujet du manque de réflexion des petits.

« Mais, maman, dit numéro 6, tante Judith a aussi parlé des grandes personnes. Est-ce que les grandes personnes ne sont pas toujours sages et reconnaissantes ? Je suis certain que toi et papa vous ne pleurez jamais pour des bêtises et pour des choses que l'on ne peut pas vous donner.

— Mon cher Numéro 6, répliqua maman, les grandes personnes ne pleurent pas précisément lorsqu'elles ont envie de quelque chose ; mais elles sont aussi portées que vous autres à désirer ce qu'elles n'ont pas. Par exemple, elles voudraient mener une existence plus agréable que celle que Dieu leur a faite. Elles voudraient un peu plus de fortune et un peu plus de repos ; elles voudraient que leurs enfants fussent toujours sages et intelligents, heureux et bien portants. Tandis qu'elles se tourmentent à soupirer après ce que la Providence juge à propos de leur refuser, elles oublient trop souvent les bienfaits que le ciel leur accorde. Tu vois que tante Judith a raison de dire que les grandes personnes elles-mêmes doivent apprendre à être reconnaissantes. Les petites victimes pensent sans doute que nous autres gardiens, vu notre âge, nous faisons ce que nous voulons. Il n'en est rien. Nous avons à nous soumettre à la volonté de Dieu, et quelquefois sans la comprendre, tout comme les victimes ont à obéir à leurs geôliers sans

savoir pourquoi. Remerciez donc tante Judith de son histoire et tâchons d'en tirer profit.

TANTE JUDITH CONDUISIT TOUTE LA BANDE. (Page 46)



— Mère, lorsque je serai grand, dit numéro 7, de ce ton à la fois doux et décidé qui lui était habituel, je mettrai tante Judith dans un livre. Ne crois-tu pas qu'elle fera une fameuse femme pour un ogre, comme celle qui donnait de si bons avis au Petit Poucet ? »

Il était difficile de répondre non à cette question, de sorte que maman se contenta d'embrasser numéro 7, qui s'éloigna en souriant, la tête pleine de son beau projet littéraire. Mais on entendit numéro 1 dire à numéro 7, en montant l'escalier :

« Non, non, il ne faut pas marier la chère tante Judith à un ogre, elle serait bien trop malheureuse d'avoir un mari si méchant. Cela ne serait bon que pour les autres, qu'elle empêcherait d'être mangés. Nous lui chercherons au contraire un bien bon mari, aussi bon qu'elle, qui puisse la rendre très heureuse.

— C'est cela, dirent en chœur les petits frères et les petites sœurs de tante Judith, il n'y aura jamais un trop bon ni même un assez bon mari peut-être pour une si bonne grande sœur. »



LES MAUVAISES HERBES

CONTES DE TANTE JUDITH

C'était une belle matinée du mois de mai, non pas une de ces matinées où le soleil brille tandis que le vent d'est souffle, de sorte qu'on ne sait pas trop s'il fait chaud ou froid ; les petits enfants pouvaient jouer au cerceau dans le jardin ou se livrer à d'autres exercices du même genre sans être obligés en rentrant de garder leurs pardessus. C'est là, vous ne l'ignorez pas, une obligation qui donne lieu à une foule de disputes ; car ces ennuyeuses bonnes ont toujours peur que M. Pierre ou M^{lle} Pauline n'attrape un rhume, lorsque Pierre et Pauline sont seulement pressés de ne plus

avoir trop chaud. Non, c'était une de ces douces et tièdes journées où l'on se sent heureux de respirer le plein air et où les mamans les plus prudentes laissent courir leur monde sans leur imposer de lourds vêtements.

Personne, certes, n'aurait choisi ce jour-là pour tomber malade ; mais nous n'avons pas le choix en pareille matière, et notre pauvre numéro 7 gardait le lit, — il avait la rougeole.

Numéro 7, dans cette situation, conservait un calme admirable, même à l'aspect de la médecine la moins séduisante.

Pendant deux ou trois jours, lorsqu'il grelottait au coin du feu, en train de lire Robinson Suisse, et qu'on lui demandait comment il allait, il répondait avec son sourire habituel : « Oh ! très bien,... j'ai un peu de frisson de temps en temps, voilà tout. » Et plus tard, quand il restait couché dans une chambre obscure et qu'on lui adressait la même question, il disait (mais sans le sourire) : « Oh ! assez bien... seulement, j'ai un peu trop chaud. »

Il ne repoussait jamais les médecines et recevait poliment les médecins. Il hasarda bien deux ou trois observations fort judicieuses sur la meilleure manière d'administrer ces substances oléagineuses ou pulvérisées... (je ne veux pas préciser davantage)... ! que les malades sont tenus d'avaler. D'ordinaire, il disait « merci », même avant d'avoir obéi à l'ordonnance du médecin, puis il fermait les yeux et ne bougeait plus.



Comme numéro 1 et le collégien numéro 3, aussi bien que papa et maman, avaient passé par l'épreuve de la rougeole, les gardes-malades ne manquaient pas. Mais l'une des servantes était absente et l'autre accablée de besogne, — il s'agissait donc de savoir qui s'occuperait des petits, et tante Judith se chargea de les surveiller.

On s'imaginera probablement, vu les circonstances, que le rôle de surveillante devenait facile à remplir. Hélas ! tante Judith s'aperçut vite du contraire. Les petits, il est vrai, étaient très fâchés que numéro 7 fût malade. Par malheur, ils oubliaient leur regret chaque fois qu'ils descendaient ou remontaient l'escalier. Ils ne réussissaient pas à se mettre dans la tête que lorsqu'ils encourageaient Médor à courir après une balle élastique, les aboiements du chien risquaient de troubler le sommeil de numéro 7. Aussi, la journée étant si belle, tante Judith jugea-t-elle à

propos d'envoyer les jeunes étourdis « arranger leurs jardins ». Elle s'établit dans le petit salon du rez-de-chaussée, dont la croisée donnait sur le lieu de récréation. Sans doute elle se flattait, grâce à cette habile tactique, de pouvoir s'occuper de son côté tout en maintenant l'ordre parmi les jardiniers. S'il en était ainsi, elle se trompait étrangement.

Les petits ont une manière à eux d'arranger un jardin. Ils projettent d'abord une foule d'embellissements qui ne sont jamais terminés par celui qui les commence. Chacun a besoin du râteau ou de la bêche au même moment ; personne ne veut se servir des autres instruments agricoles, que l'on déclare stupides et inutiles. On enlève, pour les placer ailleurs, des plantes qui sont en pleine floraison et qui, par suite de ce déménagement intempestif, ne tardent pas à mourir. Beaucoup de semences ne sortent jamais du sol parce qu'on s'avise d'une amélioration qui bouleverse le parterre où les pousses allaient se montrer. Et puis, nos jardiniers en bas âge ont une confiance trop absolue dans les vertus de l'eau froide, et un emploi illimité de l'arrosoir produit des résultats désastreux.

Bref, les travaux causent une telle confusion entre les allées et les plates-bandes, un tel mélange de terre, d'herbe hachée, d'outils et de graviers qu'un spectateur peu accoutumé à ce système de culture serait tenté de croire que les habitants de la basse-cour voisine, ayant envahi par hasard le domaine des petits, se sont chargés de le cultiver avec leurs groins.

Tante Judith, qui connaissait ces façons de procéder, avait formulé diverses lois et donné divers ordres afin d'empêcher la catastrophe habituelle. Au début tout alla bien. Les petits s'élancèrent vers le jardin dans les meilleures dispositions du monde, et se partagèrent les outils avec beaucoup d'équité. Tante Judith, après leur avoir adressé un sourire approbateur, s'assit près de la croisée pour terminer une lettre commencée la veille, et

sans cesse interrompue. Mais on ne la laissa pas en paix. Pendant qu'elle donnait à un de ses oncles des nouvelles de la santé de numéro 7, on tapa à une des croisées.

« Tante Judith ? cria une voix.

— Attends que je finisse ma phrase, répliqua tante Judith, qui leva sa main armée d'une plume... Là, voilà qui est fait. Eh bien, qu'y a-t-il donc ? J'espère que vous ne vous querellez pas déjà ?

— Oh ! non, tante Judith, répondit numéro 6, le nez aplati contre la vitre. Seulement, numéro 8 ne veut plus de la bordure d'écaille d'huîtres qui entoure son jardin ; il trouve que ça n'a l'air de rien du tout. Mais voilà, s'il ôte ses écailles, un des côtés de mon jardin à moi, celui du milieu, — tu sais ? — restera nu ; et je tiens à garder ma bordure, parce que maman dit qu'il y a encore des zoophytes¹ sur les écailles. Comment faut-il faire ? »

Problème difficile à résoudre ! Tante Judith se dépêcha d'ouvrir la croisée.

« Mon cher Numéro 6, dit-elle, c'est là cette fameuse question de frontières à propos de laquelle les nations ne sont jamais d'accord et qui leur met l'épée à la main jusqu'à ce que la plus faible se trouve obligée de renoncer à la lutte. Je ne vois qu'un seul moyen d'arranger l'affaire à l'amiable : il faut que chacun de vous abandonne une petite portion de son jardin, de manière à former une route entre les deux territoires. Tenez, si vous acceptez ma sentence et cédez tous les deux à la fois, je laisserai là ma lettre pour aller vous rejoindre. Il fait vraiment trop beau pour rester dans la maison et je vous donnerai de la vraie besogne à abattre.

« TANT JUPITER ? » CRIA UNE VOIX. (Page 56).



— Je ne demande pas mieux que de céder, tante Judith, s'écria numéro 6, ravi de terminer ainsi la dispute. Et toi aussi, numéro 8, tu veux bien, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en

se tournant vers le petit homme qu'elle interpellait et qui se tenait non loin d'elle, portant dans son tablier une lourde provision d'écailles d'huîtres.

Il eût été impossible de choisir un lieu de promenade plus charmant. La saine senteur du chèvrefeuille et de l'aubépine vous saluait au passage et faisait rêver à un monde meilleur où tout sentirait bon et où la sensation agréable que produit le parfum des fleurs serait moins éphémère qu'ici-bas.

Au milieu de l'avenue, se dressait un ravissant abri ; non pas un de ces kiosques prétentieux qui jurent avec un entourage rustique, mais une jolie maisonnette, moitié chalet moitié chaumière, dont le toit d'ardoises, disparaissait sous le lierre. La façade, qui s'ouvrait du côté du nord, était soutenue par deux petites colonnes torses, autour desquelles s'enroulaient des touffes de clématite et de passiflores. A l'intérieur, on avait disposé une table et des sièges peints en vert. Tante Judith s'y retirait souvent pour lire ou pour dessiner ; car grâce à la disposition du terrain, on y jouissait de plusieurs beaux points de vue.

Les petits n'eurent pas plutôt atteint l'entrée de leur avenue favorite, qu'ils dépassèrent tante Judith et se mirent à lutter de vitesse, mais numéro 6 s'arrêta subitement.

« Tante Judith, regarde donc ces vilaines herbes. Comme elles ont poussé ! Ah, je crois que c'est pour cela que tu nous as amenés ici. »

Numéro 6 ne se trompait pas. Les pluies récentes avaient fait croître l'herbe dans toutes les directions et l'allée présentait un aspect très négligé. Tante Judith mesura donc l'espace que chacun devait débarrasser des mauvaises plantes, puis elle tira un livre de sa poche et s'assit à l'entrée de la maisonnette que j'ai décrite.

D'abord les petits, tout en accomplissant leur tâche continuèrent à se livrer à leurs calculs. Il était assez amusant de les entendre additionner le nombre des

centimes qu'ils espéraient accumuler, et discuter les mérites relatifs des friandises que l'on peut se procurer moyennant telle ou telle somme. Mais, peu à peu, la conversation devint moins animée. Enfin, on cessa de parler des centimes ou des emplettes projetées, une nouvelle idée s'emparait de l'esprit des travailleurs ; ils se disaient qu'il est très fatigant de sarcler une allée après une forte pluie.

TANTE JUDITH S'ASSIT À L'ENTRÉE DE LA MAISONNETTE
Page 60.



« Je suis certain qu'il y a plus de mauvaises herbes dans mon carré que dans celui d'aucun de vous ! s'écria l'aîné de

nos numéros, qui se redressa et se frotta le dos. Je crois que tante Judith n'a pas bien mesuré mon lot !

— Tiens, tu es l'aîné, tu dois abattre plus de besogne que nous, répliqua numéro 6.

— Un peu plus, je ne dis pas non ; mais j'en ai trop en plus, insista numéro 5, et c'est joliment fatigant.

— Allons donc ! riposta numéro 6, il n'y a pas moins de mauvaises herbes chez moi que chez toi. Admire mon tas ! Je suis sûr que je me sens aussi las que n'importe qui. »

Numéro 6 se redressa à son tour afin de voir où l'on en était, heureux de trouver un prétexte pour changer de position.

« C'est moi qui en ai le plus, murmura numéro 8, qui travaillait à genoux. »

Je me figure qu'il se vantait ; mais on peut pardonner au coupable en faveur de son jeune âge.

« Si vous perdez votre temps à bavarder, vous ne gagnerez rien, cria numéro 4. »

Cet avertissement, bien qu'il arrivât d'un peu loin, amena un silence momentané, et la petite bande se courba de nouveau sur le sol. Mais leur tâche ne leur plaisait plus ; bientôt numéro 5 dit très sérieusement :

« Je voudrais bien savoir ce que les victimes auraient pensé à notre place.

— Elles auraient pleurniché ! répliqua numéro 6 d'un ton décidé. »

Le fait est que les petits commençaient à se lasser ; car à la belle matinée de mai avait succédé une chaude après-midi. Au bout de quelques minutes, une observation imprévue vint encore aggraver les sentiments qui animaient Les travailleurs.

Numéro 6 se redressa brusquement, secoua son tablier, souffla sur ses doigts pour faire tomber divers grains de sable, repoussa les boucles qui lui retombaient sur les yeux, rejeta son chapeau en arrière, et s'écria :

« Que je serais donc contente si les mauvaises herbes pouvaient disparaître du monde ? »

Tous les travailleurs semblèrent partager cet avis ; ils s'arrêtèrent dans leur tâche, pendant que tante Judith se montrait à la porte de la maisonnette.

« Toi aussi tu serais contente, pas vrai, tante Judith ? demanda numéro 6, qui devinait que son vœu avait été entendu.

— Pas du tout ; car alors j'aurais de la peine à me procurer du lait, et je n'aime pas à prendre mon thé sans crème, selon la mode chinoise, répliqua tante Judith. Tu as beau rire, Numéro 6, je parle fort sérieusement.

— De la crème ? Qu'est-ce que les mauvaises herbes ont à voir là-dedans, tante Judith ? »



Évidemment, les enfants étaient fort intrigués.

« Si les vaches n'avaient plus d'herbe à manger, elles ne nous donneraient pas de lait, répliqua la sœur aînée. Vous voyez bien qu'il y a un rapport direct entre les deux choses. Allons, entrez ici, asseyez-vous, je vous conterai cela. »

On s'empressa de jeter de côté les houes et les serfouettes pour se précipiter dans le chalet. Les chaises étaient en bois ; mais jamais sièges ne parurent plus moelleux.

« Lorsqu'on se met à souhaiter quelque chose, suggéra numéro 5, qui venait de s'installer très commodément, pourquoi ne pas souhaiter tout de suite d'être grand et d'avoir un tas de jardiniers ? Ils enlèveraient les mauvaises herbes à mesure qu'elles poussent.

— Il vaudrait encore mieux les voir disparaître entièrement ; de cette façon, personne n'aurait la peine de les arracher, insista numéro 6.

— Mais non ; on en a quelquefois besoin.

— Quelle idée ! Qui donc a jamais besoin d'une mauvaise herbe ?

— Toi.

— Allons donc ! »

Numéro 5 soutint sa thèse ; il rappela que la veille, numéro 6 l'avait prié de lui rapporter un peu de seneçon pour son serin.

« Et tu sais, ajouta-t-il, que j'ai été bien vexé de ne pas en trouver un brin dans le jardin. Il a fallu courir dans les champs pour en découvrir. »

L'argument ne manquait pas de poids. Néanmoins, numéro 6 ne se laissa pas convaincre ; il se contenta de murmurer :

« Bon, bon ! Les mauvaises herbes peuvent pousser dans les prairies ou les sentiers tant qu'elles voudront.

— Les mauvaises herbes ne sont pas toujours mauvaises dans les prairies, riposta numéro 5 ; elles deviennent souvent de jolies fleurs sauvages.

— Cela m'est égal, répondit numéro 6 d'un ton boudeur, je n'en veux pas du tout, ni dans les champs ni ailleurs.

— Et moi je souhaiterais seulement d'être grand et d'avoir beaucoup de jardiniers pour les arracher à ma place, répéta numéro 5, qui, en proie à un accès d'humeur paresseuse, se balançait sur son siège. Des mauvaises herbes ! Pourquoi y en a-t-il, tante Judith ? »

Tante Judith, occupée de sa lecture, songeait sans doute à autre chose depuis quelques minutes ; car elle n'avait point pris part à l'entretien ; ainsi interpellée, elle releva la tête et répliqua :

« On pourrait soutenir, je crois, qu'il n'existe pas de mauvaises herbes, bien que l'on qualifie ainsi des végétaux qui poussent là où personne ne désire les rencontrer.

— Je comprends ! reprit numéro 5, qui ajouta aussitôt : Les mauvaises herbes qui abîment les allées sont bonnes dans les prairies où les moutons les mangent. Ce sont les légumes des bêtes. Le seneçon est aussi un légume, le légume des canaris, et si les canaris avaient un jardin potager à eux, ils y planteraient du seneçon comme nous plantons des petits pois dans les nôtres. J'avais donc raison, après tout, numéro 6, et tu ne sais pas ce que tu dis. »

Le coup de patte de la fin gâta ce discours ; sans cela, l'idée eût été trouvée assez lumineuse.

« Tante Judith, parle-nous donc, je t'en prie, s'écria numéro 6 ; pendant que numéro 5 t'écouterait, il ne pourra pas se moquer de moi.

— Pour ma part, je désire que vous vous teniez tous tranquilles, répliqua tante Judith. C'est pour cela que je vais vous raconter une histoire ; mais à une condition, à la moindre taquinerie, le coupable sera mis à la porte. »

Numéro 5 se redressa sur son siège et promit d'être un modèle de sagesse jusqu'à ce que tante Judith eût achevé son histoire.

« Après, ajouta-t-il en clignant de l'œil, nous verrons.

— Après, je compte que tu te montreras plus sage encore, lui dit tante Judith. »

La paix ayant été rétablie, tante Judith commença son récit en ces termes :

« Il y avait une fois... »

Elle s'arrêta court et regarda ses auditeurs.



« Un géant ? dit numéro 8.

— Une belle princesse ! s'écria numéro 6.

— Il y avait quelque chose, reprit tante Judith ; mais je ne vous dirai pas encore ce que c'était. Il faudra que vous deviniez. En attendant, je désignerai ce quelque chose par un simple « hem » !

Les petits se livrèrent à divers mouvements qui montraient combien ils étaient intrigués et même séduits par l'idée de ce mystérieux « HEM » dont ils devaient découvrir le nom.

« Vous saurez que ce « hem » vivait dans une vaste prairie où il faisait la joie de tous ceux qui venaient à passer par là. Le propriétaire de la prairie en parlait sans cesse à ses amis ; il soutenait que l'on chercherait inutilement à vingt lieues à la ronde, un « hem » de meilleure qualité. Jamais objet ne fut plus admiré, ni mieux apprécié. Les paysans eux-mêmes remarquaient ce « hem » et s'exprimaient dans les termes les plus flatteurs sur son compte, soit qu'ils le vissent au début du printemps, en plein été ou en automne ; car chacune de ces saisons prêtait un charme nouveau au « hem ». « Voyez donc ce beau « hem », s'écriait-on presque toujours dès qu'on l'apercevait. Quelle couleur ! Qu'il a l'air frais et sain ! La riche prairie ! Cela doit valoir au moins... » Et alors le passant calculait le nombre de francs et de centimes que rapporterait le « hem », si on le mettait en vente. C'est là, je suis fâchée de l'avouer, une façon très prosaïque, mais très ordinaire, d'estimer la valeur des choses. »

« La prairie était habitée, durant l'automne, par une vache au regard plein de douceur et qui ruminait pendant des heures entières sur ce beau « hem » ; aussi, tout le monde déclarait-il qu'il n'était pas étonnant qu'elle donnât de si bon lait. »

A ces mots, numéro 5, qui se flattait d'avoir résolu l'énigme, ne put se contenir. « J'ai deviné, j'ai deviné ! » s'écria-t-il.

Un chut ! vint aussitôt couper court à son indiscretion.

« Numéro 5, personne ne vous interroge ; veuillez garder vos découvertes pour vous, s'il vous plaît, ajouta tante Judith. »

Numéro 5 se tut ; mais il se frotta les mains.

« Or, poursuivit la sœur aînée, ce « hem » aurait dû se trouver très heureux. On rendait justice à son mérite ; nul ne songeait à nier ses services ; sa beauté lui méritait de nombreux éloges ; que pouvait-il désirer de plus ? Rien vraiment, s'il eût possédé un peu de bon sens. Par malheur, l'heureuse mais humble existence qu'il menait commença un beau jour à lui déplaire. Il s'imagina que les qualités qu'on se plaisait à lui reconnaître l'appelaient à figurer dans une position plus élevée. Le « hem » de la prairie aspirait à briller dans un jardin ! Voici quel malencontreux accident lui inspira cette pensée aussi ambitieuse que ridicule. Un jour, tandis que deux jeunes pêcheurs traversaient en courant la belle prairie, le moins âgé d'entre eux fit un faux pas et laissa tomber une boîte en fer-blanc qu'il tenait à la main. Cette boîte renfermait une belle collection de vers que le jeune pêcheur avait récoltés dans un jardin voisin et qui profitèrent de l'occasion pour s'éparpiller à droite et à gauche. Le petit maladroit ramassa tous les fugitifs qu'il put retrouver et se remit en route ; mais un des vers, qui avait réussi à s'échapper, resta étendu sur le sol.



Ce monsieur, étourdi par sa chute, fut quelques secondes avant de reprendre connaissance. En revenant à lui et en découvrant qu'il se trouvait dans un pays inconnu, il commença à grogner et à critiquer.

« La vilaine contrée ! s'écria-t-il. Quelles routes mal entretenues ! Impossible d'avancer d'un millimètre sans se cogner contre une pierre ! A-t-on jamais vu un ver plus malheureux ?

« Jugez, poursuivit tante Judith de sa voix la plus pathétique, de l'indignation du « hem » qui, depuis si longtemps, vivait fier et satisfait au milieu de cette prairie, lorsqu'il entendit les remarques déplaisantes du visiteur. Il se fâcha tout rouge, comme vous auriez pu le faire, et n'hésita pas à déclarer à l'intrus que ceux qui disent du mal d'un pays avant de s'être donné la peine d'en rechercher les beautés, ne sont que des ignares et des impertinents.

« C'était un prêté pour un rendu, vous le voyez. Nos deux personnages, en un mot, se mirent à se chamailler, pour employer une expression assez vulgaire trop employée par quelques enfants de ma connaissance. Le ver demanda, en

se tortillant avec une grâce affectée, ce qu'il pouvait trouver à admirer dans un pays inculte où une personne comme il faut, douée d'une peau tant soit peu fine, risquait de se blesser à chaque pas ? Sur ce, l'aimable « hem » ne se gêna pas pour répondre que « certaines gens » ne se plaignaient pas de ce séjour ; puis il cita, à l'appui de cette assertion, son amie et son admiratrice, la vache.

« Là-dessus, le ver feignit l'étonnement. « La vache ? répéta-t-il. Est-ce que je connais ça, par hasard ? Ah ! oui, je me souviens : une grosse immense bête maladroite, avec quatre jambes et des pieds très durs qui écrasent le monde ? » Puis il donna à entendre que ce qui est assez bon pour les vaches pouvait sembler ignoble à des êtres plus délicats. « Pour mon malheur, sans doute, dit-il en terminant, et avec une fausse humilité, je suis habitué à un monde bien différent ; mais à la vérité, dans la position où je suis en ce moment, je regrette presque... oui, je l'avoue... je regrette presque de ne pas être une simple vache ; car, grâce à la conformation bizarre de ses pieds, elle ne s'inquiète pas de la dureté du sol. » Bref, le nouveau venu vanta tant et tant son ancienne résidence que le pauvre « hem, » trompé par de pompeuses paroles, crut tout ce qu'on lui débitait et finit par demander en quel endroit privilégié son interlocuteur avait acquis des goûts si distingués. Cette question fournit au ver l'occasion de se lancer dans des descriptions magnifiques, et il ne manqua pas d'en profiter.

« Les voyageurs sont trop souvent disposés à exagérer la beauté des pays qu'ils ont parcourus, surtout quand ils s'adressent à des gens casaniers ; et le ver, sous ce rapport, ne valait pas mieux que beaucoup d'écrivains. Il donna donc les détails les plus merveilleux sur le jardin où il avait vécu. Il ne parla que de fleurs resplendissantes, de tapis de verdure, d'allées bien ratissées où il avait coutume de se promener le matin, tandis que les chiens, les chats et les autres animaux grossiers de ces parages se livraient encore

aux douceurs du sommeil. A l'entendre, on eût dit que le jardin lui appartenait ; il semblait croire que c'était pour le seul plaisir de ses yeux que les jardiniers mettaient un soin si particulier à cultiver les plantes qu'il énumérait.

« Quant aux petits accidents auxquels les membres de sa famille ont été exposés de temps immémorial, quant aux coups de bêche inopportuns qui pourfendent les vers, et aux oiseaux dont le bec menace de les happer chaque fois qu'ils se montrent, notre vantard n'en souffla pas mot.

« Selon lui, on goûtait dans ce jardin un bonheur sans nuage. Le « hem » l'écouta avec une attention si flatteuse qu'il cessa de se montrer de mauvaise humeur et daigna déclarer qu'il regrettait que son auditeur fût né dans une prairie inculte. « Vous êtes un des plus beaux ornements de ce pré, je m'empresse de le reconnaître, dit-il ; mais si vous aviez un jardinier pour s'occuper de votre éducation, combien votre beauté y gagnerait ! Si on vous admire dans ce milieu rustique, on vous apprécierait mille fois davantage en vous rencontrant dans une société distinguée. Vous êtes fait pour lutter avec la rose et pour l'éclipser. Dans un jardin fréquenté par des personnes de goût, les passants s'arrêteraient à votre vue pour s'écrier : « Voyez donc ce charmant « hem ! »

— Oh ! là, là, tante Judith, s'écria numéro 6, est-ce que le « hem », comme tu l'appelles, a eu la sottise de croire tout cela ?

— Comment ce pauvre « hem », élevé au milieu des champs, n'aurait-il pas accepté d'aussi beaux compliments, mon cher Numéro 6 ? demanda tante Judith. Il se montra, au contraire, fort disposé à éclipser la rose ; par malheur, une difficulté se présentait. Le « hem » était encore moins capable que le ver de se transporter ailleurs, il n'avait pas de jambes...

— Je crois bien ! interrompit numéro 5. Ni bras, ni jambes.

— Silence, Numéro 5 !... Le « hem » pencha la tête d'un air désespéré ; mais une bonne idée lui vint à l'esprit. Bien qu'il lui fût interdit de changer de domicile et de faire son chemin dans le monde, rien n'empêchait ses enfants de se distinguer. C'était là une fière consolation ! Il communiqua le résultat de ses réflexions au ver, qui, bien que les savants lui reprochent de manquer de cœur, se montra très sympathique. Si le « hem » se décidait à envoyer ses enfants dans le jardin, il serait ravi, dit-il, de les présenter dans le monde et de leur ouvrir toutes les voies.

« Après cette vanterie prétentieuse, le ver pensa qu'il fallait tirer l'échelle et ne tarda guère à se faufiler hors de la prairie. Il était facile de deviner, à la façon dont il se tortillait, qu'il se sentait très satisfait de lui-même. Le « hem » resta là, fort abattu et fort étonné. Cependant, il se ranima dès que vint l'heure d'envoyer ses enfants vers le jardin enchanté.

« Mes amis, leur dit-il, vous voilà assez grands pour débiter dans le monde, et j'espère que vous vous comporterez de manière à ce que vos parents n'aient point à rougir de vous. J'aime à croire que vous avez assez d'ambition pour dédaigner la vieille méthode qui consiste à s'établir tranquillement à l'endroit où l'on tombe, si peu élevé qu'il soit, ou à attendre qu'un voyageur (que l'on attend souvent en vain) vous donne un bon coup d'épaule. Le paradis dont le ver nous a parlé ne se trouve qu'à quelques pas. Allons, il suffira d'un léger effort de votre part pour que la brise vous y transporte. Courage, mes amis ; on n'arrive à rien à moins de tenter un effort ! Dès que le vent soufflera dans la direction voulue, je secouerais la tête aussi fort que possible, afin que vous puissiez prendre votre vol. Toutes les portes et toutes les fenêtres sont ouvertes, vous le voyez, vous n'aurez qu'à vous laisser enlever. Rappelez-vous seulement une chose : lorsque vous serez installés dans le beau jardin, levez haut la tête, comme des gens qui ont le sentiment de leur valeur. »

« Les enfants ne demandaient pas mieux ; car l'idée de briller dans le monde leur souriait beaucoup. Quand la brise commença à souffler, et que le « hem » secoua la tête, ils s'envolèrent. Emportés par le vent, ils allèrent tomber, au bout de quelques minutes, dans le beau jardin, les uns sur les plates-bandes, les autres sur les pelouses ou sur les allées sablées. Une triste expérience leur apprit bientôt que le ver était un menteur. Pour ne pas m'apitoyer sur leur sort, je me bornerai à ajouter que les plus heureux d'entre eux furent ceux qui surent se cacher.

— Mauvaises herbes ! mauvaises herbes ! cria l'incorrigible numéro 5 qui, sautant à bas de son siège, fit deux ou trois tours sur lui-même, à l'instar des derviches.

— Oh, tante Judith, c'est trop fort ? dit numéro 6. Interrompre ton histoire au beau milieu !

Tante Judith déclara que numéro 5 n'avait pas interrompu l'histoire au beau milieu, puisque l'histoire était finie, et qu'elle le félicitait d'avoir deviné le nom de ce mystérieux « hem ». Mais numéro 6 ne se montra pas satisfait, il tenait à ce que tout fût expliqué. Il demanda donc si les enfants du « hem » avaient grandi dans le jardin et s'ils avaient jamais revu le ver.

— Oui, les enfants du « hem » grandirent dans le jardin, répliqua tante Judith. Ils eurent la sottise de vouloir briller dans le grand monde, c'est-à-dire sur les allées bien ratissées de leur nouveau séjour. Par une belle matinée du mois de mai, à la suite d'une forte averse qui les avait rafraîchis, ils s'adressèrent des compliments réciproques sur leur bonne mine, et l'un d'eux dit : « Nous avons raison de lever haut la tête, comme des gens qui savent ce qu'ils valent. »

« A peine eut-il prononcé ces orgueilleuses paroles qu'une troupe de jeunes sauvages, agissant sous les ordres d'une personne d'un âge respectable, se précipita dans le jardin. Un petit monstre sans cœur s'empressa, en arrivant dans une certaine avenue, de désigner du doigt les

malheureux petits « hems » qui s'étalaient au soleil et s'écria : Tante Judith, regarde donc ces vilaines herbes ! » Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Vous savez de quelle façon vous les avez traités ; vous savez que l'un de vous s'est même permis de souhaiter qu'il n'y eût plus de « hems » ou, si vous l'aimez mieux de ce que vous appelez de mauvaises herbes au monde.

— Oh ! tante Judith, la bonne histoire ! s'écria numéro 6 en poussant un soupir. Quel dommage qu'elle soit finie !

— Le « hem » était donc aussi une mauvaise herbe ? demanda numéro 8, qui n'avait pas encore compris tout le récit.



— Ce n'était pas une mauvaise herbe dans la prairie, où elle servait à nourrir la vache, répliqua tante Judith. Là, elle passait pour une très bonne herbe, parce qu'elle se trouvait

à sa place ; mais quand elle a eu la prétention de briller dans les allées d'un jardin où l'on n'avait pas besoin d'elle, où elle ne servait à rien, on ne l'a plus admirée.

— Donc, une mauvaise herbe n'est autre chose qu'un végétal qui n'est pas à sa place, ajouta numéro 5 qui s'imaginait que cette idée lui appartenait, et il ne faut pas désirer qu'il n'y en ait plus au monde.

— Et un végétal qui ne reste pas à sa place, Numéro 5, n'étant guère autre chose qu'une mauvaise herbe, reprit tante Judith, il ne faut pas songer à changer les conditions naturelles de sa vie et de sa position... Allons, l'histoire est bien finie cette fois. Rentrons maintenant ; les travailleurs obtiendront de maman la récompense promise. Quant à moi, puisque le souhait de numéro 6 ne semble pas devoir se réaliser, je compte ne pas être privée de crème.

— C'est égal, il me semble, dit numéro 5, que cette histoire-là ressemble un peu par le fond à une autre que maman m'a lue un jour dans un de ses livres : le Voyage où il vous plaira, et même elle s'appelait : La Révolte des fleurs. C'étaient les fleurs des bois qui voulaient devenir les fleurs de jardin, et qui y parvinrent. Quand c'était fait, elles en étaient bien fâchées.

— C'est bien possible, répondit tante Judith : lorsqu' une idée est juste, il est bien rare qu'on ne la trouve pas traitée dans les différentes langues par des auteurs différents ; chacun la présente à sa façon et à son tour. Cette variété d'interprétations prouve combien le cerveau humain est riche, et qu'il est plusieurs manières de dire une bonne chose. »





LE JEU DE LA MADAME ET DE LA CUISINIÈRE

LE THÉ POUR RIRE

Tante Judith étant entrée dans la salle de récréation des enfants, afin d'examiner le contenu d'une armoire à linge, trouva dans la pièce cinq des petits qui s'amusaient entre eux. Elle arriva au beau milieu d'une explosion de rires, à laquelle tout le monde prenait part et qui parut difficile à interrompre. Numéro 4, demoiselle d'une taille déjà tant soit peu respectable, riait au point que les larmes lui coulaient le long des joues, et numéro 8 se rejetait au fond de sa chaise en se tenant les côtes.

Les petits se livraient évidemment à un jeu très divertissant.

Tous les numéros, costumés en dames qui se font des visites, portaient sur la tête et sur les épaules des chiffons, des fleurs qui représentaient des chapeaux, des coiffures ou des bonnets, des châles, des écharpes ou des manteaux. Les garçons, dans le vain espoir de rendre l'illusion plus complète, s'étaient fait naturellement de belles raies au milieu du front. On se tenait assis autour de la table de la poupée, meuble dont les dimensions avaient permis d'y étaler un service à thé. On y voyait des tasses, des soucoupes et des assiettes pour cinq personnes.

« Qu'avez-vous là ? demanda tante Judith en s'approchant des convives.

— Du thé, répliqua numéro 4, la main posée sur la théière rose, d'excellent thé, Madame, fait à la dernière mode, à la mode de notre maman, avec un peu trop d'eau pour que vous n'ayez pas à craindre les insomnies. »

Sur ce, les éclats de rire recommencèrent sans que tante Judith pût en deviner le motif.

« Il est joliment bon, notre thé, tante Judith. Goûte un peu, » dit numéro 8 ; et il s'empressa de se lever pour offrir une petite tasse remplie d'une infusion bleuâtre à sa sœur aînée. (On se rappelle que c'est elle que les plus petits, dans cette nombreuse famille où chacun avait pour nom un numéro, appelaient tante Judith.)



« Tu vas renverser la table ! » s'écria numéro 4.

Ce rappel à l'ordre arrivait à propos, car le meuble ne semblait pas des plus solides. Numéro 8 se rassit en

ajoutant :

« Tu peux tout boire, tante Judith, je n'en veux plus. »

Tante Judith ne profita pas d'une permission si bien motivée. Après avoir goûté le breuvage, elle replaça la tasse sur la table et remercia numéro 8 avec une grimace si comique que chacun se remit à rire. Numéro 4 laissa tomber un beau morceau de sucre dans le mélange bleuâtre si généreusement offert, et cette addition décida numéro 8 à porter de nouveau sa tasse à ses lèvres.

Tante Judith avait dépassé l'âge heureux où le thé de violettes peut être regardé comme un régal et, d'un autre côté, elle était encore trop jeune pour aimer le goût de cette tisane, à cause des nombreux rhumes qu'elle lui rappelait. Du reste, je n'hésite pas à reconnaître que le thé de violettes est une de ces choses qui, même aux yeux enthousiastes de la jeunesse, n'atteignent guère la perfection qu'on en attend. Dans les circonstances les plus favorables, lorsqu'on a cueilli les fleurs sous bois, qu'on les a ramassées durant un jour de congé, lorsque maman a permis d'employer le plus beau ménage de la poupée, lorsqu'on se réjouit en outre du prêt d'une nappe et qu'on possède une douzaine de couteaux et de fourchettes en plomb pour faire semblant de découper les biscuits, en dépit même des sucriers et des pots à lait bien garnis, le thé de violettes paraît toujours avoir besoin d'un peu plus ou d'un peu moins de sucre, d'un peu plus ou d'un peu moins de crème, d'un peu plus ou d'un peu moins de force pour devenir un nectar.

Ce jour-là, cependant, les petits avaient découvert, en dehors du sucre et de la crème, un moyen de rendre ce thé pour rire plus délectable que de coutume. Tante Judith, heureuse de les voir s'amuser tranquillement, ouvrit l'armoire à linge et s'occupa de sa besogne, tandis que les convives reprenaient leur jeu :

« Très extraordinaire, en vérité, ma chère ! dit une des prétendues dames, d'une voix un peu criarde. Jamais je n'ai

rien entendu de pareil ! »

Numéro 5 dut avoir recours à son mouchoir pour étouffer une envie de rire.

« Je crois pourtant qu'il m'est arrivé quelque chose de plus drôle encore, dit-il après un moment de silence en s'adressant à numéro 4. »

Il but à petites gorgées, à la façon des gourmets, une demi-tasse de thé, et les autres s'écrièrent : « Pas possible, Madame ! » et témoignèrent leur étonnement en faisant claquer leur langue à plusieurs reprises.

« Racontez-nous donc cela, je vous prie ! dit numéro 4.

— Avec plaisir, Madame, répliqua numéro 5, qui s'inclina poliment en redressant le chapeau de sa sœur, un peu trop petit pour sa tête. Vous saurez que je donnais un grand dîner. J'avais invité des personnes très distinguées, mes connaissances les plus comme il faut. Vous savez qu'un grand dîner cause beaucoup de tracas, même dans les maisons les mieux tenues, comme dit une de mes amies. »

Numéro 5 cligna de l'œil en regardant sa voisine et rit très haut de sa plaisanterie.

« Pardon, Mesdames, continua-t-il, j'ai ri malgré moi... J'étais fatiguée de mes allées et venues, car ces domestiques ne font rien quand on ne les surveille pas ! Je montai donc dans ma chambre pour me reposer, en attendant l'heure de m'habiller pour le dîner. Il n'y avait pas un quart d'heure que je sommeillais, lorsqu'on frappa très fort à ma porte. Moi, cela m'effraya ; mais je criai tout de même : « Qui est là ? » Et voilà la porte qui s'ouvre, et ma femme de chambre arrive avec une figure toute rouge. Elle commence par me dire : »

« Oh ! Madame, comment allons-nous faire ?

— Qu'avez-vous donc, Maria ? lui demandai-je. Est-il tombé de la suie dans la soupe ?

— Non, Madame, c'est la cuisinière.

— Mais vous êtes folle, Maria. Quoi ! c'est la cuisinière qui est tombée dans la soupe !

— Je ne dis pas cela, Madame, reprit Maria d'un air pincé. Le pot au feu a beau être grand, il n'est bien sûr pas de taille à contenir une pièce aussi volumineuse que Marguerite.

— Expliquez-vous alors, Maria. A quel propos venez-vous me parler, avec une figure si retournée, de la cuisinière, quand je me repose ?

— Madame, s'il vous plaît, la cuisinière est perdue ? répondit Maria. Nous ne pouvons pas la trouver.

— Que me chantez-vous là ? m'écriai-je. Je vous le disais bien, c'est bien plutôt vous-même, Maria, qui avez perdu l'esprit. » Et je l'envoyai arranger le salon pendant que je descendais à la cuisine. Une cuisinière perdue, une aussi grosse cuisinière que Marguerite ! c'était bien étonnant. Mais qu'elle fût perdue le jour du grand dîner, par-dessus le marché, cela dépassait l'imagination. N'est-ce pas, Madame ? Cela ne vous est jamais arrivé, sans doute, d'égarer une cuisinière, chère Madame ?

— Jamais ! » répliqua la personne interpellée, qui s'adressant à ses voisines : « Et vous, Mesdames ? »

La galerie se mordit les lèvres, secoua tristement la tête et répéta :



« Jamais ! non, jamais !

— Cela ne m'étonne pas, continua numéro 5.... Eh bien, je visitai la cuisine, les offices, le bûcher, la cave et toutes sortes d'endroits, pas de cuisinière ! Il n'y avait pas à dire, elle était perdue ! et cependant personne ne l'avait vue sortir. Le concierge assurait qu'elle n'avait pas passé la porte. »

Les éclats de rire résonnèrent de nouveau ; mais la dame leva le bras et, oubliant son rôle de dame, cria de sa voix de garçon :

« Attendez donc, ce n'est pas fini.

— A l'ordre ! » proclama numéro 5 en frappant étourdiment la table avec la tête d'une poupée dont le nez se trouvait déjà dans un état déplorable.

Dès que le silence eut été rétabli, la soi-disant maîtresse de maison continua avec une intonation féminine affectée :

« Je ne savais que faire, comme vous pouvez le supposer. Le dîner était pour six heures, et cinq heures allaient sonner. Le gigot desséchait devant le feu, les pommes de terre me paraissaient déjà trop cuites, et je sentais une

vilaine odeur de brûlé. Un vrai gâchis, Mesdames, et pas de cuisinière ! J'arrose le gigot pendant deux minutes, et je cours en haut mettre mon chapeau. Je pensais que le mieux serait d'envoyer chercher un agent de police, qui finirait bien par trouver la cuisinière. Alors, au moment où j'attachais les brides de mon chapeau, j'entendis comme un soupir étouffé sortir d'une grande armoire à robes. Imaginez-vous l'effet que me fit ce sinistre gémissement, Mesdames, dans l'état où la perte de la cuisinière avait mis mes pauvres nerfs ! »

Numéro 5 s'arrêta un moment, comme touché de la sympathie que l'assemblée lui prodiguait sous forme de regards et d'exclamations plaintives.

« L'armoire est profonde ; je me rappelai que la chatte avait la manie, dès qu'elle trouvait la porte ouverte, de s'y glisser. C'est peut-être M^{lle} Minette, me dis-je, qui s'est laissée enfermer. J'ouvris l'armoire. Jugez de mon effroi quand j'aperçus tout d'abord, comme dissimulée à demi par mes plus belles robes de soie et de velours, une grosse robe de coton qui certainement ne m'appartenait pas, car elle était toute tachée.

Mais ce n'est rien ! J'eus le courage de toucher à cette robe, qui me paraissait cacher quelque chose, et voilà que dans cette robe de coton je trouvai ma cuisinière évanouie ! Alors je tombai presque à la renverse.



— La cuisinière évanouie ! et tout entière dans un seul tiroir ! s'écria numéro 4. C'est impossible !

— J'ai dit armoire et non tiroir, répliqua numéro 5 sans broncher, et c'est déjà bien assez étonnant, car vous n'avez jamais vu une aussi vaste, une aussi immense cuisinière. Vous ne vous douteriez pas comment elle se trouvait là. Je garde mes Mille et une Nuits au fond du dernier tiroir de ma commode, et la cuisinière avait vu le livre le matin même en aidant à épousseter la chambre. Dans la journée, après avoir mis son gigot à la broche, elle était remontée tout doucement pour relire, cachée au fond de l'armoire, l'histoire des Quarante voleurs, dont elle raffolait. Maria avait passé par là, avait vu la porte de l'armoire ouverte, l'avait fermée parce qu'elle a du soin, et la grosse Marguerite, enfermée dans cet espace trop étroit, privée d'air, avait fini par s'y évanouir. Maria, que je sonnai, la fit heureusement revenir bien vite à l'aide d'un verre d'eau très froide qu'elle lui jeta au nez.

Ah ! quelle figure elle avait, Marguerite, quand elle revint à elle dans mon armoire et qu'elle se rendit compte de sa situation ! On aurait dit un gros homard sortant d'une

énorme marmite. Elle était si honteuse que. je fus obligée de la consoler au lieu de la gronder, Madame. »

Des bravos unanimes accueillirent l'improvisation de numéro 5 ; puis il s'ensuivit un intervalle de silence durant lequel on servit du thé et des biscuits.

Tante Judith, debout derrière la porte de l'armoire à linge, n'avait pu s'empêcher de partager l'hilarité générale. Elle se demanda où les enfants avaient puisé l'idée d'un conte aussi absurde. On ne lui laissa pas le temps de résoudre l'énigme ; car ces dames n'avaient pas terminé leur entretien, et elle se remit à écouter.



« Et vous, Madame, n'avez-vous pas eu des histoires avec vos bonnes ? » demanda numéro 5 à numéro 4.

Numéro 5 accompagna sa demande d'une grimace séduisante et agita l'éventail qu'elle tenait à la main.

— Ne me parlez pas des domestiques, ma chère ! répliqua numéro 4 qui avait de la peine à garder son sérieux. Je n'ai pas eu la chance de tomber sur une cuisinière aussi lettrée que votre Marguerite ; j'ai eu pourtant une petite aventure assez curieuse ; mais elle vous ennuerait...

— Non, non, l'aventure ! » crièrent plusieurs voix à la fois.

Numéro 4 se tourna vers numéro 5 et dit :

« Donne-moi donc l'éventail. »

Il paraît que la règle du jeu voulait que l'éventail restât entre les mains de la personne qui prenait la parole. Numéro 5 céda l'instrument ventilateur avec un salut gracieux, et numéro 4, après s'être éventé en minaudant, commença en ces termes :

« Vous n'avez pas d'idée, Madame, avec quelle légèreté on donne des renseignements sur les domestiques, dans les maisons. C'est bien coupable et c'est incroyable ! Je ne sais où nous allons ! Nous serons sans doute obligés de nous servir nous-mêmes un de ces jours. On vous recommande n'importe qui ! Figurez-vous que trois dames différentes m'ont donné de très bons renseignements sur une cuisinière, et comme elles disaient que personne ne faisait mieux la crème au café (c'est ce que j'aime le mieux), cela m'a décidé. Si une cuisinière fait bien la crème au café, la soupe, le poisson, le rôti, les pâtisseries et le reste vont tout seuls. Voilà donc que je l'arrête et que j'invite du monde à dîner, un grand dîner de cérémonie, Madame, où devaient venir non pas des amis de tous les jours avec lesquels on ne se gêne pas, mais de grands personnages devant lesquels on veut briller. Je dis à ma nouvelle cuisinière de préparer deux potages, pour montrer à mes nobles invités sur quelle bonne cuisinière j'ai mis la main. Vous voyez combien j'avais confiance en elle et combien

elle devait m'être reconnaissante. Eh bien, je commande donc deux potages, ainsi que je viens de vous le dire, un gras et un maigre. Tout allait comme sur des roulettes ; mais voilà, pendant que j'étais assise dans mon grand salon, à causer avec mon monde, on m'appelle ; un petit domestique que j'avais engagé pour servir à table me dit : « S'il vous plaît, Madame, où sont les couteaux ?

— Les couteaux ! répondis-je. C'est pour cela que vous me dérangez ? Adressez-vous à la cuisinière.

— Je les lui ai demandés, et elle m'a ri au nez.

— Alors, parlez à ma femme de chambre ; il faut que je reste au salon, et il m'est impossible de quitter mes invités pour aller chercher les couteaux. »

« Eh bien, continua numéro 4, cela va bien vous étonner... Quand on se mit à table et que je commençai à servir la soupe, j'eus à peine mis la grande cuiller d'argent dans la soupière, que j'entendis un drôle de bruit.



« William, dis-je au domestique qui tenait une assiette derrière moi, qu'est-ce que cela signifie ? La cuisinière aurait-elle laissé des os dans ce potage ?

— Je n'en sais rien, Madame, » fut tout ce qu'il trouva à me répondre.

Alors, comme il n'y avait plus de remède, j'enfonce ma grande cuiller jusqu'au fond de la soupière, je la retire, et je sers, non... vous ne le croiriez pas si une autre que moi vous le racontait... je sers une grande cuillerée de couteaux à M. le ministre de France qui était à ma droite ! Mes beaux couteaux à manche d'ivoire étaient tous là, dans le potage maigre ! Et pendant que j'ouvrais de grands yeux, mon oncle, en face de moi et qui servait le potage gras, trouvait dans sa soupière mes couteaux à manche noir !

Je vous assure que j'ai été très ennuyée ! Et quelle excuse donna la cuisinière ? devinez un peu : « S'il vous plaît, Madame, j'ai lu dans la Science pour tous, page 123, qu'il n'y a rien de nourrissant comme les os, et comme les manches sont des os puisqu'ils sont en ivoire, je jette, dans l'intérêt des potages de mes maîtres, le plus de couteaux possible dans chacune des soupes que je fais ; seulement je mets l'ivoire dans les soupes maigres, et la corne d'hippopotame de vos autres manches dans les soupes grasses. »

Les enfants s'amuseaient parfois à bon marché. Cette histoire de soupe aux couteaux les avait enchantés.

Une salve d'applaudissements interrompit les explications insensées du cordon-bleu ; numéro 7 fut tellement ravi, qu'il repoussa sa petite chaise et exécuta les trois cabrioles consécutives au grand détriment de sa coiffure, qui se composait d'un turban orné de fausses boucles. Lorsqu'il eut réparé le désordre de sa toilette et repris sa place, numéro 4 continua :

« Ma cuisinière me dit qu'ordinairement elle avait soin de retirer toujours les couteaux avant de laisser mettre la soupe sur la table, et elle se plaignit de ce stupide William, qui avait enlevé la soupière et servi sans la prévenir. Selon elle, toute la faute était à William.

« La femme d'un médecin, à qui je répétais le soir même l'histoire de la soupe aux couteaux, m'assura que son mari disait aussi que les os sont très nourrissants. Elle engagea sur l'heure ma cuisinière, et l'on m'a raconté depuis qu'avant la fin de l'année, le médecin se trouvait très embarrassé lorsqu'il s'agissait de couper un simple beefsteak, ses couteaux ne valaient plus rien, tant ils étaient cuits. »

Je crois bien que ces sortes de jeux n'étaient pas du goût de la tante Judith. Jusque-là, occupée de son linge, elle avait jugé à propos de ne rien dire ; mais à ce moment elle intervint :

« Oserais-je vous demander, Messieurs et Mesdames, à quel jeu vous jouez ?

— Nous jouons au jeu de la cuisinière et de la dame, tante Judith, répliqua numéro 6, qui saisit sa grande sœur par le bras. C'est bien amusant, va ! Tu n'étais pas là pour entendre la mienne, quel dommage ! Je la finissais quand tu es entrée.

— Elle devait être ravissante, à en juger par le plaisir qu'elle a causé, répondit tante Judith, embrassant numéro 6, qui levait vers elle une tête burlesquement emmitouflée. Mais je voudrais surtout savoir ce qui vous a donné l'idée de ces histoires de cuisinière.

— Comment, tu ne te rappelles pas ! »

Et numéro 6 raconta tout au long une visite que les petits avaient faite une quinzaine auparavant. Ils étaient allés passer l'après-midi dans l'établissement de ***, une sorte de casino, comptant jouer dans le jardin avec leurs camarades ; mais, retenus par la pluie, ils avaient dû rester au salon. Comme la politesse les obligeait à se tenir tranquilles, ils n'avaient pu s'empêcher d'entendre la conversation des grandes personnes.

« Et vois-tu, tante Judith, continua numéro 6, les bras autour du cou de sa sœur aînée (qu'elle aimait beaucoup... en dehors des heures de leçon), c'était si drôle ! Numéro 7

et moi, nous avons fini par écouter. Alors nous nous sommes amusées à regarder les dames hocher la tête, froncer les sourcils et faire toutes sortes de mines en disant : « En vérité, Madame ! c'est incroyable, c'est abominable ! » et le reste.

« C'EST BIEN AMUSANT, VA ! » NUMÉRO 6 SAISIT SA
GRANDE SŒUR. Page 103.



— Oui, mais qu'est-ce qui était abominable, et le reste ?
demanda tante Judith.

— Ah ! je ne me souviens pas trop... les bonnes et les cuisinières, je crois. Les dames disaient beaucoup de mal de leurs femmes de chambre et de leurs cuisinières surtout, cela n'en finissait pas sur les cuisinières, tante Judith. Eh bien, quelque temps après, un jour que nous ne savions que faire, j'ai dit : « Jouons à raconter des histoires de cuisinières, comme les dames du casino. » Alors nous nous sommes déguisés et nous avons souvent recommencé depuis. Chère tante Judith, veux-tu nous inventer une histoire de cuisinière, toi ? »

Le mystère se trouvait éclairci. Tante Judith en prit note pour se dire qu'elle ne laisserait plus les enfants aller jouer au casino, où ils étaient exposés à entendre des propos qui n'étaient pas précisément faits pour leurs oreilles, mais elle cessa de s'étonner des phrases peu enfantines qui l'avaient frappée dans les contes des enfants. C'était un souvenir de la vie réelle qui leur dictait ces récits qu'elle avait, à bon droit, trouvés si absurdes. Ils l'étaient en effet et d'assez mauvais goût, mais l'idée lui vint qu'elle pourrait en tirer une leçon.

« Je crois que je n'arriverais pas à raconter une histoire de dame la moitié aussi bien que vous, dit tante Judith ; mais si, pour changer, vous teniez à entendre une histoire de cuisinière, je réussirais sans doute mieux.

— Une histoire de cuisinière ! répéta numéro 6, oh ! ce serait ennuyeux. Qu'est-ce que tu pourrais donc inventer d'amusant à propos de cuisine, tante Judith ? Les cuisinières ne sont pas si drôles que les madames du casino.

— Les dames du casino ne seraient probablement pas de ton avis, répliqua tante Judith. Un casino contient rarement une société bien choisie. Cependant, il ne faut jamais dire du mal d'une histoire avant de la connaître.

— Ça c'est vrai, dit numéro 7, et j'ai vu quelquefois des livres qui m'amusaient beaucoup, après que leur titre m'avait fait peur.

— Pourtant il faut bien choisir les livres sur leur titre, dit numéro 6.

— Non, dit numéro 7, sur le nom de leurs auteurs, si tu veux ; mais prendrais-tu tes amis rien qu'au choix du nom ?

— Bien sûr non, dit numéro 6. Je n'ai pas voulu dire cette bêtise-là.

— On dit assez souvent les bêtises sans le vouloir, dit numéro 7. »

L'auditoire battit des mains à cette réponse.

Numéro 6 allait en appeler à tante Judith, mais les enfants s'aperçurent tout à coup qu'elle n'était plus là. Toutefois, avant qu'ils eussent le temps de se faire part de leur étonnement, ils virent s'avancer une personne qui avait l'air de sortir de l'armoire à linge. Les petits devinèrent bien que c'était tante Judith, quoiqu'elle parût très engraisée et qu'elle arrivât coiffée d'un bonnet fort négligé, avec un grand tablier de toile blanche et une paire de lunettes sur le nez. A la vue de ce déguisement, ils furent sur le point d'applaudir de nouveau, mais ils se retinrent, car, à leur grande surprise, tante Judith leur adressa la parole comme une étrangère.



C'est un des doux privilèges de l'enfance de pouvoir se prêter sans peine aux surprises que l'on prépare pour l'amuser. Jamais l'amour-propre n'empêche les petits de se laisser tromper par un jeu destiné à les divertir. Ils s'abandonnent à l'illusion avec une facilité si merveilleuse qu'ils finissent par croire à la réalité d'une comédie.

Par conséquent, lorsque tante Judith, ainsi costumée, se fut assise près de la table de la poupée et que les petits l'eurent contemplée pendant quelques minutes, plusieurs d'entre eux commencèrent à comprendre vaguement que ce pouvait bien être là une cuisinière. Pourquoi pas, après tout ? Cela n'avait rien d'impossible.

« Quels chérubins vous faites ! dit la prétendue vieille d'une voix nasillarde qui contribua sans doute à produire l'illusion que je viens de décrire. Doux comme des sucres d'orge quand on cède à vos caprices ! Nest-ce pas, mes

brebis ? Mais la vieille Louise ne se laisse pas prendre à vos jolies mines. Non, non ! je connais trop vos façons d'agir, allez ! Je les connais, ces petits anges qui, au salon, ont le visage si souriant et les cheveux si bien peignés, mais qui arrivent dans ma cuisine tout ébouriffés. Là-haut, ils se montrent assez raisonnables ; en bas, au contraire, ils demandent une douzaine de choses à la fois et se mettent en colère si on ne fait pas l'impossible, oui, et ils s'obstinent à fourrer leurs petits doigts dans toutes les pâtes... Mais bah ! le salon est le salon, la cuisine est la cuisine, et moi, je ne suis qu'une pauvre vieille cuisinière. Mais aussi je me conduis toujours en cuisinière, même quand j'entre par hasard au salon pour parler à madame, et je voudrais seulement voir les petits messieurs et les petites demoiselles se conduire en gens comme il faut lorsqu'ils descendent dans la cuisine... Mes chéris, je vais vous raconter comment je suis si bien renseignée. J'ai vécu autrefois dans une famille où il n'y avait pas moins de huit de ces précieux chérubins ; on se serait cru ici, et ils m'ont rendu la vie dure, je vous le garantis ! Mais c'est là de l'histoire ancienne et je ne leur en veux plus, à ces pauvres petits. Ils étaient si choyés, si gâtés, qu'on ne pouvait s'attendre à plus de raison de leur part.

« Si votre maman consentait à vous laisser huit jours ici, mademoiselle, pour apprendre à laver la vaisselle, à récurer les casseroles et à vous griller devant le feu, cela vous corrigerait un peu, » me disais-je quand une gamine étourdie, qui trouvait drôle d'empêcher les gens de s'occuper de leur besogne, venait mettre tout sens dessus dessous dans ma cuisine.

« C'était très agaçant... vous n'auriez jamais agi ainsi, vous, mes chéris qui paraissez si sages. C'était très agaçant, mais je ne leur gardais pas rancune. Je me disais : — Ma pauvre bonne vieille, tout le monde n'a pas autant de chance que toi, tu as appris à travailler quand tu n'étais pas plus haute que ça. A treize ans, tu gagnais ton pain. Il

n'y a rien de tel pour vous mettre un peu de plomb dans la tête. Ainsi donc, ne t'avise pas de te regimber, parce que les grandes dames et les grands messieurs, les petites demoiselles et les petits messieurs sont moins bien élevés que toi. Qui sait ? Si tu avais passé ta vie à ne rien faire, tu ne te conduirais peut-être pas mieux qu'ils ne font. Parce que tu as le bonheur de n'être qu'une simple cuisinière, ne vas pas te montrer grognon. Il ne faut en vouloir à personne.

« Aussi je n'en ai jamais voulu à personne ; et dès que les huit chérubins étaient couchés, je me calmais jusqu'au lendemain, et je plaignais les pauvres petits. C'est égal, les journées me semblaient rudes, surtout quand les garçons passaient les vacances à la maison. Bonté du ciel, comme ils me tourmentaient ! Quelquefois, ils ne voulaient se lever que lorsque les autres avaient fini de déjeuner ; alors je me voyais obligée de cuire encore des cents, de verser de nouveau de l'eau sur le thé et cætera. Quelquefois, au contraire, ils descendaient de grand matin et se fâchaient parce qu'on ne les servait pas, et le feu n'était pas encore allumé ! Pauvres enfants, ils n'avaient pas de bon sens. A la pension, on leur apprenait du latin, du grec et un tas d'autres choses qui peuvent être très belles, mais pas le bon sens, de sorte qu'ils revenaient aussi diables qu'ils étaient partis. Ah ! m'ont-ils assez tracassée ! Par exemple, les jours de pluie, après les leçons, ils arrivaient dans la cuisine comme une bombe. « Louise, je veux faire une tarte, disait l'un. — Il y en a une dans le four, monsieur Émile, répondais-je. — Je me moque de la tarte qui est dans le four, j'en veux une de ma façon. Vite, de la farine, de l'eau et du beurre, et n'oubliez pas le rouleau, et débarrassez la planche, dites donc, pour ma tarte. En avant ! » Et patati, patata ! car M. Émile n'avait pas plus de raison qu'un hanneton, ainsi que je vous l'ai dit. Il poussait mes casseroles et mes terrines de côté, les entassant les unes sur les autres. J'avais beau avoir de la besogne plein

les bras, l'heure du dîner avait beau approcher, il ne songeait qu'à sa tarte. Sa tarte ! J'aurais voulu être la maîtresse en ce moment ! Je lui aurais appris à danser, son rouleau à la main, autour d'une brave cuisinière, qui ne demandait qu'à contenter ses maîtres.

Et le jour de la tarte, M. Émile n'était pas seul. Il y avait le petit Paul, son jeune frère, qui criait dans un autre coin : « Ohé... (il n'aurait jamais dit Ohé ! dans le salon)... Ohé ! Émile ! je vais faire du caramel, moi, c'est meilleur ; viens donc m'aider. Où est la mélasse ? Cherche-la moi, Louise ; seulement pour faire du caramel... cette bête de casserole me gêne. Qu'y a-t-il là-dedans ? Tiens, des haricots. Qui est-ce qui a besoin de haricots ? Comment veut-on que je fasse du caramel avec toutes ces machines sur le feu ? Attends, je vais les enlever. »

« Et il les aurait enlevées sans se gêner, au risque de renverser la bouilloire et de se brûler, si je n'avais pas lâché M. Émile, qui s'emparait de ma crème au chocolat. Alors, naturellement, on me cherche querelle. Mes chérubins finissent par pleurer et madame s'en mêle. La pauvre dame, qui n'avait pas trop de fermeté, hélas ! arrive au milieu du tapage, avec des rubans plus longs que mon bras et des jupes gonflées comme un rideau que le vent soulève.

« Louise, je vous ai priée de ne jamais toucher mes enfants ! me dit-elle.

« — Je ne demande pas mieux, Madame, répondis-je, pourvu que vous les empêchiez de toucher à mes casseroles et à... j'allais ajouter « ma crème » mais M. Émile s'écria :

« — Je voulais seulement faire une tarte, maman !

« — Et moi du caramel, » continua Paul.

« Alors madame (Est-il dieu possible de tant gâter des enfants !) madame me dit :

« — Quel mal y a-t-il à cela ? Louise, tâchez donc d'être plus complaisante pour les enfants. »

« Là-dessus elle s'en va avec ses rubans et sa robe bouffante ; alors je me dis, en me calmant (car les petits étaient partis avec madame) : Quelle belle chose que de porter des rubans et des robes de soie ! mais il faudrait un peu de bon sens avec, cela ne nuirait pas, et j'aime encore mieux rester une pauvre cuisinière que d'élever aussi mal mes enfants.

« — Je reconnais, mes chéris, poursuivit le cordon-bleu, que mes remarques n'étaient pas très polies. Une cuisinière pouvait-elle penser poliment en voyant son dîner retardé, mis en danger par une pareille niaiserie ? Je me disais qu'à la place de madame j'aurais appris aux « chers enfants » à ne pas tourmenter les gens qui les servent bien, attendu que, si les pauvres ont besoin des riches, les riches n'ont pas moins besoin des pauvres. Je me disais aussi que, si ces jeunes messieurs avaient été mis en apprentissage chez un menuisier, par exemple, ils se seraient trouvés en état d'employer leurs doigts à des travaux utiles au lieu de les employer à tout gâter. Ce n'était pas poli non plus ; mais je vous demande un peu si madame, malgré son éducation, aurait été bien aise, lorsqu'elle était en train de préparer son dîner, de voir les enfants boire sa crème au chocolat avant même qu'elle ne soit cuite et renverser ses casseroles ? Croyez-vous qu'elle ne se serait pas fâchée comme moi ? Est-ce qu'elle n'aurait pas raconté l'histoire à ses amies pour leur faire ouvrir de grands yeux et leur prouver de quelles sottises les petits messieurs et les petites demoiselles sont capables ? Moi, je n'ai parlé de cela à personne, parce que je ne manque pas de bon sens et que j'ai de l'indulgence pour ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir été élevés aussi durement que moi. »

En dépit des lunettes, il n'y avait pas moyen de résister au regard plein de malice que lança tante Judith. L'auditoire battit des mains et déclara que le conte était au moins aussi amusant que les histoires racontées par des dames.

« Ne t'arrête pas, tante Judith ! s'écria numéro 6, confondant les deux personnages ; êtes-vous restée toujours dans cette place, ma vieille Louise ?

« — Bon ! répliqua tante Judith, en se rejetant au fond de sa chaise pour mieux rire, voilà bien une question de demoiselle ! Il faut n'avoir pas plus de tête qu'une épingle pour me demander cela. Si tendre que soit un gigot, il finit par brûler quand on le laisse trop longtemps devant le feu. Non, non, je ne suis pas toujours restée dans cette place-là. Au bout de trois ans, je vis que le moment de me retirer était venu. Ma vieille Louise, me dis-je, il faut y renoncer. Si tu restes six mois de plus avec tes chérubins (on les appelait comme cela au salon, vous savez), tu périras à la peine. Enfin, un matin, les choses allèrent si loin, que je n'ai pu y tenir davantage. Non vraiment ! Figurez-vous que je me trouvais sur pied depuis quatre heures du matin, car les ramoneurs étaient venus pour ramoner la cheminée de la cuisine, et je n'avais seulement pas eu une minute pour avaler mon déjeuner. Jugez si je fus contente de voir le petit monde se précipiter dans ma cuisine comme une trombe. Les ramoneurs se conduisent beaucoup mieux que cela, mes chéris ! Oui, voilà les enfants qui arrivent tous à la fois et s'attaquent à moi, sous prétexte que je ne me dépêchais pas assez de donner à manger à leurs mouettes (deux oiseaux gris, avec de grandes bouches, dont on leur avait fait cadeau la veille). Il paraît que j'aurais dû me lever avant le jour afin de chercher des limaces dans le jardin pour ces vilaines bêtes.

« Mes petits messieurs et mes petites demoiselles, leur dis-je, vous saurez que je suis venue ici avec l'intention de préparer des repas pour des chrétiens, non pour des mouettes. Si vos oiseaux ont besoin d'une cuisinière, engagez-en une exprès. Quant à moi, j'ai bien assez à faire pour la famille sans m'occuper encore des animaux.

« — C'est ce que vous dites toujours, répond mademoiselle Hortense ; les oiseaux ne demandent pas

qu'on leur prépare des plats, ils ne veulent que des limaces crues, et vous pourriez aisément en chercher, parce que vous avez très peu de besogne, et maman dit que vous ne trouverez nulle part une si bonne place ; mais vous êtes trop grognon, maman dit aussi cela et tout le monde le sait.

« Quand mademoiselle Hortense eut débité ce beau discours, elle crut avoir achevé la cuisinière, et, à vrai dire, elle ne se trompait pas. En apprenant l'opinion de madame sur ce qui se passait dans la cuisine, je me décidai à donner congé sur l'heure.

« — Très bien, mademoiselle Hortense, répliquai-je, votre maman aura quelque chose de plus sérieux à dire de la vieille Louise, mais la vieille Louise ne sera plus là pour l'entendre. »

« Ils devinèrent tout de suite ce que je voulais dire, car ils se sauvèrent et je les entendis qui criaient dans l'escalier : « Louise s'en va ! Nous aurons une autre cuisinière ! Nous ferons des tartes et du caramel tant que nous voudrons ! »

« Oui, pensai-je, ce sera bientôt le tour d'une autre ; mon temps de galère est fini. Là-dessus, je me mis à penser à la vieille cabane délabrée que j'avais été si fière de quitter un beau jour pour aller vivre chez des bourgeois de la ville. Mais à quoi bon regretter ? J'avais mon pain à gagner, et il ne me restait plus qu'à chercher de nouveaux maîtres. Mes parents étaient morts, et je ne pouvais plus retourner à la vieille cabane, de sorte que je m'essuyai les yeux et me décidai à faire contre fortune bon cœur.

« Eh bien, mes chéris, poursuivit la fausse cuisinière, après un moment de silence pendant lequel les petits se montrèrent plus disposés à pleurer qu'à rire, madame parut très surprise quand je lui annonçai que je ne pouvais plus rester chez elle.

« — Louise, me dit-elle, je m'étonne, que vous songiez à quitter une maison comme, la mienne ! Quant à vos plaintes au sujet des enfants, je n'ai jamais rien entendu de plus ridicule, de moins raisonnable.

Vous aurez de la peine à rencontrer des enfants aussi instruits et aussi bien élevés.

« — C'est possible, Madame, lui dis-je, ces messieurs et ces demoiselles savent le latin, le grec, la musique et beaucoup de choses que je ne sais pas, n'étant qu'une simple cuisinière. Mais pour ce qui est de la conduite, c'est une autre histoire. Ils se comportent si mal que j'espère me trouver mieux dans une famille où les leçons de conduite viendront en première ligne. »

« Madame était très vexée, et moi aussi ; enfin elle me dit :

« — Je ne raisonnerai pas davantage avec vous ; vous ne connaissez pas vos propres intérêts, cela n'est pas votre faute et je vous pardonne.

« — Je vous suis fort obligée, Madame, répondis-je. Je ne vous en ai pas voulu non plus, depuis que je suis ici, et pourtant on m'a assez fait enrager. Le mieux est de se pardonner et de ne pas se garder rancune. »

« Je parlais du fond du cœur, je vous assure, car je plaignais madame. Je me disais qu'après tout ce n'était qu'une dame, et qu'elle ne pouvait pas entrer dans les idées d'une cuisinière. Mais, voyez-vous, cela m'agaçait de l'entendre me parler comme si elle avait eu tout le bon sens de son côté, quand j'étais sûre du contraire. C'est pour cela que la veille de mon départ je me brouillai avec une autre personne de la famille, ainsi que vous allez le voir.

« J'avais beau être très occupée ce jour-là, je ne me sentais pas bien gaie, comme vous le devinerez sans peine. Changer de condition n'est jamais gai. Dans l'après-midi, j'étais en train de donner un coup de tripoli à mes casseroles pour les laisser bien brillantes en manière d'adieu, dans le petit lavoir de la cuisine, où l'on n'osait pas trop me relancer. Mais voilà monsieur Emile qui tombe dans la cuisine en criant : « Louise, Louise, où êtes-vous ? où êtes-vous donc ? » Je crus que, selon son habitude, il venait me tracasser, et je suis bien obligée d'avouer que

j'avais pleuré sur mes casseroles, pensant qu'il était triste de n'avoir pas de chez soi. Aussi lui répondis-je d'assez mauvaise humeur :

VOILA LES ENFANTS QUI ARRIVENT TOUS A LA FOIS. Page
117.



« — Monsieur Émile, il n'est plus temps de plaisanter, je n'ai pas le temps de vous écouter ; attendez que l'autre cuisinière arrive. »

« Mais voilà maître Émile qui court à moi, et me dit : « Je ne veux pas du tout vous tourmenter, Louise. Je vous apporte une pelote que Titine a faite pour vous, et cet étui à aiguille... je l'ai rempli moi-même... prenez-les, voulez-vous ? parce que je suis fâché que vous vous en alliez. »

« Voyez-vous, continua le prétendu cordon-bleu, je n'ai pas oublié cela. Monsieur Émile me tendait ses petits souvenirs et je les pris... après m'être lavé les mains, bien entendu. Par exemple, je ne me rappelle pas comment je l'ai remercié ; mais je promis de garder la pelote et l'étui tant que je vivrais.

« Il parut très content et ajouta : « Allons, Louise, une poignée de main ; il ne faut pas nous en vouloir si quelquefois nous n'avons pas été sages ; il faut être si sage au salon que quand on est ailleurs, on ne pense plus qu'il faudrait l'être encore. » Je lui donnai une poignée de main, et je retournai dans mon lavoir, et je crois que je n'avais pas les yeux bien secs.

« Eh bien, Louise, me dis-je, ce garçon n'a pas moins bon cœur que toi, après tout. Quant au bon sens et à la conduite, il n'a pas eu les mêmes avantages que toi. Le latin est le latin, et la conduite la conduite, l'un n'enseigne pas l'autre ; il ne faut donc pas exiger des gens plus qu'ils n'ont eu l'occasion d'apprendre.

« Mes chéris, j'ai fait plus de places que je n'aurais voulu chez des dames seules ou dans de grandes familles, et j'avais souvent à me plaindre. Les maîtres, de leur côté, se plaignaient de moi de temps en temps, non sans motif peut-être. J'ai fini par trouver une maison, où il n'y avait que de très braves gens qui ne me demandaient pas plus que le possible. Dans cette maison-là, j'y resterai tant qu'il plaira à Dieu. Ma bonne maîtresse aurait d'ailleurs, je crois, tant de peine à se passer de moi, que, n'eût-elle plus de gages à

me donner, je resterais encore à son service. Les bons maîtres font les bons domestiques. »

Tante Judith avait achevé son récit, elle retira ses lunettes et les posa sur la table de la poupée.

« J'aime bien la vieille Louise ! ajouta numéro 6, qui se leva pour jeter ses petits bras autour du cou de tante Judith.

— Nous l'aimons tous, s'écrièrent à l'envi chacune des dames de tout à l'heure. Mais est-ce mal de raconter des histoires pour rire comme les nôtres, dit numéro 5 ?



— Mal, non, pas précisément, répondit tante Judith. Je crois pourtant que, de même que les enfants bien élevés ont tort d'aller à la cuisine déranger leurs bonnes et se

mêler de ce qui ne les regarde pas, de même aussi ils pourraient choisir d'autres sujets de jeu, quand ils sont comme vous dans les appartements. Sans doute, tout dépend de la façon, et s'il se cache un sens utile dans ces histoires pour rire, pour une fois et en passant, le mal n'est pas grand. Mais, en général, je n'aime pas ce qui est moquerie, ou singerie. Il est telle personne qui semble prêter à rire et qui souvent vaut mieux que ceux qui cherchent à prendre sur le vif ses travers et ses ridicules. C'est une mauvaise disposition d'esprit que de s'amuser aux dépens des autres, et vous ferez bien de ne plus vous y abandonner.



— Tante Judith a raison, s'écria la bande joyeuse, elle a toujours raison, tante Judith, et il n'y a pas moyen de n'être

pas de son avis, c'est si gentiment qu'elle vous montre qu'on a tort.

— Tante Judith est une vieille tante, répondit la tante Judith, et quand vous aurez son âge, vous serez peut-être sages à votre tour. »

FIN.

1 De ζῷον, animal, et φυτόν, plante : on donne ce nom à une classe d'êtres qui semblent intermédiaires entre les animaux et les plantes.

*Les Contes de tante Judith, par Mme Gatty,
adaptés par P.-J. Stahl et William Hughes. Les
Petites victimes. Les Mauvaises herbes. Le Jeu
de madame et de la cuisinière...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669854>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent

également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr